

ÉCHANGES 80

juillet-décembre 1995

bulletin du réseau

« Échanges et mouvement »

SOMMAIRE

France : « Tous capables ensemble d'inventer un futur, p. 3
Volvic : quinze jours de grève pour un piètre résultat », p.9
Textes et documents, p. 10

Espagne : Lettre de Barcelone, après les élections régionales, p. 12
Autour du film de Ken Loach *Land and Freedom*, p. 16

Pays-Bas : grève sur grève à Amsterdam, p. 17

Allemagne : les luttes des ouvriers du bâtiment de Berlin, p. 21

Etats-Unis : La violence au travail, le revolver et la carabine
comme shop-stewards, p. 27

Japon : à propos de la secte Aum, p. 32

Corée du Sud : lettre sur quelques conflits récents, p. 34

Documents : Europe, Afrique, Moyen-Orient, Chine, p. 36

Note de lecture : *Vietnam 1920-1945*,
de Ngo Van (*L'Insomniaque*), p. 39

Théorie :

Temps critiques, ou La valeur sans le travail, p. 42

Documents : théorie, syndicalisme et lutte de classe,
actions et répression, p. 46

Adresses, p. 49

DESTINATAIRE



ECHANGES

BP 241

75866 PARIS CEDEX 18

FRANCE

ÉCHANGES

Bulletin du réseau « Echanges et mouvement »

pour abonnement, informations et correspondance :
BP 241, 75866 Paris Cedex 18, France
PO Box 91, London WC1N3 XX, United Kingdom

Abonnement : 60 FF ou £ 7,00 pour quatre numéros
comprenant les brochures publiées dans l'année.
Préciser édition anglaise ou française

Ce numéro retardé, en partie à cause des difficultés habituelles, en partie à cause des grèves paraît pourtant avec encore plus de retard.

Nous avons dû exclure de ce bulletin pour reporter leur publication en 1996, des textes sur la Russie, l'Inde, la Chine ainsi que des discussions critiques sur des textes comme celui publié dans *A Contre Courant* « Le prolétariat c'est nous » (discussion du Cercle Berneri).

Les grèves en France feront peut être l'objet d'un numéro distinct tout comme la poursuite des discussions autour de la brochure sur le mythe du post-fordisme qui nous a valu différentes lettres auxquelles il n'a pas été répondu individuellement.

*

Le n° 11 du bulletin *Dans le monde une classe en lutte* (novembre 95) est paru, l'abondance des matières ayant contraint à remplir 8 pages au lieu de 4 habituellement. Nous rappelons que la distribution se fait essentiellement collectivement par dépôts dans tout lieu public (librairies, centres communautaires divers, etc.) mais que chacun peut le recevoir séparément en envoyant à *Echanges* 6 enveloppes timbrées à son adresse.

Bien que le bulletin soit distribué gratuitement, nous appelons tous ceux qui sont intéressés par ce travail, non seulement de contribuer à sa diffusion (y compris financièrement par l'envoi, de préférence de timbres), mais aussi de l'alimenter par l'apport d'informations sur les luttes (au minimum par des coupures de presse ou des récits directs, au mieux par de brefs résumés rédigés dans la forme de ceux qui sont publiés; nul besoin de dire qu'on essaie, sans être sûr de toujours y parvenir, d'être également aussi exact que possible, ce qui oblige éventuellement à faire des recoupements entre différentes sources d'informations.)

P

PERSPECTIVE INTERNATIONALISTE BM Box 8154, London WC1N 3 XX, Royaume-Uni (A) £ 5.00
PERSPECTIVE INTERNATIONALISTE Destroyer, BP 1181, Centre Monnaie, 1000 Bruxelles, Belgique (A) 300 FB
PERSPECTIVE INTERNATIONALISTE I.P., 551 Valley Road, Suite 131, Montclair, NJ. 07043, Etats-Unis (A) \$ 8.00
THE PEOPLE : 111 W. Evelyn Avenue, Ste 2097 Sunnydale, CA 94086 -1640, Etats-Unis
PHENIX PRESS : PO BOX : 824, London N1 9 DL, Royaume-Uni
LE POINT D'INTERROGATION - Hème c/o I.S., BP 243, 75564 Paris Cedex 12, France
LE PROLETAIRE : - Editions Programme, 3 rue Basse-Combalot, 69007 Lyon : (1) 5FF
LE PROLETAIRE - Il Comunista, CP 10835, 20110 Milano, Italie (1) 3000 LI
LE PROLETAIRE - Editions Programme, 12 rue du Pont, 1003 Lausanne, Suisse (1) 3 FS
PERSPECTIVES CHINOISES : CEIC, 18 F, Oriental Crystal Building, 46 Lyndhurst Terrace, Central, Hong Kong

Q

QUAND MEME : Cercle Berneri c/o CNT 33 rue des Vignoles, 75020 Paris, France

R

REBELLES : CP 205, Suc C, Montreal H2L 4K1, Canada
RESISTANCE : PO Box 790, Station A, Vancouver BC, Canada V 6 C 2 N 6
RENOUVEAU SYNDICAL 68 : BP 213, 68060 Mulhouse Cedex
ROUGE : La Brèche 2 rue Richard-Lenoir, 93100 Montreuil, France

S

LA SOCIALE : CP 5209, Succ C, Montreal, Québec, H2X 3N2, Canada (G)
THE STATE ADVERSARY : PO Box 9263 - Te Aro - Wellington, Nouvelle Zélande
TALKING LIBERTIES : c/o London ABC, 121 Railton Road, London SE 24 OLR, Royaume-Uni
SOCIALIST WORKER : PO Box 82, London E3 3 LH, Royaume-Uni
SOLIDARITY BULLETIN : PO Box 73, Norwich, NR3 1 QD, Royaume-Uni
STREET VOICE : 101 West Road St. # 421 Balto, Md 21201, Etats-Unis
SUBVERSION : Dept 10, Newton St, Piccadilly, M1 1HW, UK (G)

TEMPS CRITIQUES : Editions de l'Impliqué, BP 2005, 34024 Montpellier Cedex 01, France
THEORIE COMMUNISTE : C. Charrier, BP 2362, 13213 Marseille Cedex
TAPOL : 111 Northwood Road- Thornton Heath, Surrey CB7 8HW, Royaume-Uni
TIC TAC : 8 Rue de l'Ange, 63000 Clermont Ferrand, France
TRORWATCH : TW. Box ND F 72, Radford Road, Hym Green, Nott. N 67, Royaume-Uni
ECHOS FROM TIENANMEN : c/o HKTUEC, 2d floor, 101 Portland Street, Kowloon, Hong Kong
UMANITA NOVA : - c/o G.C.A. Pinelli, via Roma 48, 87019 Spezzano Albanese, Italie (A) 40.000 Li

U

UNPOPULAR BOOKS : Box 15, 138 Kingsland High Road, London E3 2 NS, UK

W

WORKERS HAMMER : PO Box 1041, London NW5 3 EU, UK
WORKERS SOLIDARITY ALLIANCE 339 Lafayette St, RM 202, New York, NY 10012 Etats-Unis
WORKERS VANGUARD : Box 1377, GPO nNew York, NY 10116, Etats-Unis (A) \$ 7.00
WILDCAT : SISINA, Postfach 301206, 5000 Köln 31, Allemagne
WILDCAT Wildcat Postfach 306325, 2000 Hamburg 36, Allemagne
WILDCAT : Wildcat im Friedensbüro M2 15 b, Allemagne
WILDCAT : SISINA Postfach 360527, 1000 Berlin 36, Allemagne
WILDCAT : Postlagerkarte 17 26 49 E, 7800 Freiburg, Allemagne
WORKERS SOLIDARITY : PO Box 40400, San Francisco, Ca 94140, Etats-Unis
WORKERS SOLIDARITY : PO Box 1528, Dublin 8, Irlande : (1) 75 p
WORKERS SOLIDARITY ALLIANCE 339 Lafayette St., Room 202, New York, NY 10012, Etats-Unis
WORKERS VOICE : PO Box 338 - Sheffield - S3 9 YX : (1) 40 p.)
WORLD : 235 West 23d Street, New York, NY 10011, Etats-Unis

Z

ZED BOOKS : 57 Caledonian Road, London N 1 9 BU, Royaume-Uni
Z MAGAZINE : 18 Millifield St, Woods Hole, MA 02543, Etats-Unis

COLLEGAMENT WOBBLY : Milano c/o A. Caruso, CPO 10591, 20100 Milano, Italie
 COLLEGAMENTI WOBBLY : Torino c/o Renato Strumia, Lungo Antonelli 13, 10153 Torino, Italie
 COLLEGAMENTI WOBBLY : Paris c/o Thirion, 2 rue des Poissonniers, 65018 Paris, France
 COLLECTIVE : BP 74, 75960 Paris Cedex 20 (A) 120 FF
 COMIDAD : Vincenzo Italiano, CP 391, 80100 Napoli, Italie
 COMMON SENSE : PO Box 311, Southern District Office, Edinburgh, EH91SF, Royaume-Uni
 CONFRONTATIONS : OSL/ Genève, 7 Boulevard Carl-Vogt, 1205 Genève, Suisse (A) 16 FS
 CONFRONTATIONS : OSL/ Vaud, CP 289, 1000 Lausanne 9, Suisse
 CONFRONTATIONS : OSL/Fédération Libérale des Montagnes, CP 621, 2300, La Chaux de Fonds
 CONTACT : BP 11- 34830 Clapiers, France
 CONTRA FLOW : 56 Info Shop, 56 Crampton St, London SE17, Royaume-Uni
 COQUELICOT : BP 4078 - 31029 Toulouse, France

D
 DAAD EN GEDACHTTE : Schouw 48-11, 8232 Lelystad, Pays-Bas
 DEMOLITION DERBY : CP 1554, Succ. B, Montreal PQ, Canada
 DISCUSSION BULLETIN : PO Box 1564 Grand Rapids, MI 49501, Etats-Unis (A) \$ 5.00

E
 ENCICLOPEDIA : CDH-S/AEP Passeig de San Joan, 26, 1er, 1a, Barcelona, Espagne
 ESSAIS : c/o Lallement, BP 1013, 49015 Angers Cedex, France
 ETCETERA : Apartado Correos 1363, Barcelona, Espagne

F
 FIFTH ESTATE : 4632 Second Avenue, Detroit, Michigan 48201, Etats-Unis
 FLUX : Box A, The Rainbow Center, 180 Mansfield Road, (A)
 LE FRONDEUR : BP 105, 94402 Vitry Cedex, France

G
 GUERRILLA : PG BP 71, 39600 Arbois, France
 HEAVY STUFF : c/o London C.W., PO Box 467, London E8 3 QX, Royaume-Uni

H
 HIKA : Plaza Berria 6, 4, Bilbao, Espagne :

HARINGEY COMMUNITY CENTRE, Box 2474, London N8, Royaume-Uni
 HOTLINE : Rosalia Costa, Box 5, Dhaka 1000, Bangladesh

I
 I.R.L. : c/o ACLR, 13 rue Pierre Blanc, 69001 Lyon, France
 L'INTERSYNDICALISTE : 11 rue Saint-Vincent-de-Paul, 13004 Marseille, France (A) 40 FF
 INDUSTRIAL WORKER : 1095 Market Street, 204, San Francisco, Cal 94103, Etats-Unis
 IN THESE TIMES : 2040 N Milwaukee Avenue, Chicago, Illinois 60647, Etats-Unis (A) \$ 76.00

K
 KAMUNIST KRANTI : Majdoor Library, Autcpin Jhaggi, Faridabad 121001, India
 KATE SHARPLEY LIBRARY : BM Hurricane, London WC1 N3 XX, Royaume-Uni

L
 LEFT BANK DISTRIBUTION : 4142 Brooklyn NE, Seattle, Wa 98105, Etats-Unis
 LABOR NOTES : 7435 Michigan Avenue, Detroit, Michigan 48210, Etats-Unis (A) \$15.00
 LONNSSLAVEN : Postboks 1920 Vika, N-0125 Oslo, Norvège (A) 100 kr
 LANTERN WASTE : Post Office Box 346, Peter-sham, NSW 2049, Australie (1) \$A 2.00
 LIAISONS : c/o Echanges, BP 241, 75866 Paris Cedex 18, France
 LIBERTARIAN LABOR REVIEW Box 2824, Champaign, Illinois 61825, Etats-Unis (4) \$ 12.00
 LUTTE OUVRIERE : BP 233, 75865 Paris Cedex 18, France

M
 MIDNIGHT NOTES : POB 204, Jamaica Plain, Ma 02130, Etats-Unis
 MONDE LIBERTAIRE : 145 rue Amelot, 75011 Paris, France (A) 290 FF
 MORDICUS : BP 11, 75622 Paris Cedex 13, France
 MOTIVA FORLAG : POSTBOKS, 9340 Valerenga N 0610 Oslo 6, Norvège (G)
 MOUVEMENT COMMUNISTE : BP 1666, Centre Monnaie, 1000 Bruxelles, Belgique (A) 130 FF

N
 NAUTILUS : 36 rue Louis Turban, 35200 RENNES, France
 Verlag Lutz Schulenburg, Am Brink 10, 2050 Hamburg 80, Allemagne
 NEWS AND LETTERS : 59 East Van Buren, Rm 707, Chicago, Il 60605, Etats-Unis :

FRANCE

« TOUS CAPABLES ENSEMBLE D'INVENTER UN FUTUR » *

Les « mouvements sociaux » de décembre ont surpris par leur cohérence et leur détermination. On ne peut dire pourtant qu'ils aient surgi brusquement

DÉJÀ, les « explicateurs » déversent des flots de littérature en essayant de généraliser leurs états d'âme socio-politiques. Ils évitent d'ailleurs soigneusement de parler d'une lutte de classe donnée pour disparue. Il faut d'autant plus rappeler quelques vérités premières que chacun croit connaître. Une lutte importante, quelles qu'en soient la dimension et l'issue, d'une part exprime les résistances des travailleurs à leur exploitation, d'autre part les marquera tous - surtout les plus jeunes générations - par l'expérience des réalités de toutes les structures sociales d'encadrement, formelles (politiques, syndicales, etc.) ou idéologiques.

« *Survivre ou vivre* »
 (tract, 16 décembre 1995)



« *On a l'impression de venger tout le monde* »
 (un gréviste de la RATP)

La France de cet automne peut paraître exemplaire, elle ne l'est pourtant nullement pour qui s'intéresse à ce qui se déroule dans le monde. Une emprise de plus en plus dominante des formes économiques répressives du capital se développe à l'intérieur des cadres nationaux autrefois protecteurs. Des masses énormes de capital (celles des « trente glorieuses » et de la surexploitation du sous-développement) tenaillées par la baisse du taux de profit envahissent tous ces secteurs plus ou moins protégés. Ils pensent s'y in-

vestir avec succès, font sauter les unes après les autres toutes les barrières de protection (depuis l'effondrement du bloc semi-autarctique russe jusqu'à l'élimination des garanties dont bénéficiaient certaines catégories de travailleurs). La vague déferlante d'un libéralisme qui n'épargne plus personne crée par là même les conditions d'une similarité des luttes. Celles-ci s'expriment inévitablement dans des domaines spécifiques limités, mais elles n'en contiennent pas moins des caractères communs. Ce faisant, elles révèlent quoique obscurément les causes réelles de cette pression sociale qui, pour être différenciée n'en est pas moins globale. C'est en ce sens que chaque travailleur, d'où qu'il soit, s'est retrouvé dans la lutte présente, même si, pour des raisons spécifiques, il ne s'y est pas associé activement bien qu'en s'en sentant solidaire.

« *On se bat contre tout, c'est un ras le bol général* »
 (une postière, Sotteville-lès-Rouen, début décembre)
 « *Je proteste par rapport à ma vie, mon porte-monnaie et la misère que je rencontre dans mon métier* »
 (une postière du même centre)
 « *Les manifestants de FO étaient presque en colère contre leur propre peur de débrayer* »
 (un métallo)

*(tract, le 16 décembre 1995)

« On est prioritaire sur le militaire, on est plus important que le surarmement »
(entendu crié dans différentes manifestations étudiantes)



Ce ne sont pas les propagandes et les discours qui ont apporté cette « conscience » d'une généralisation de la lutte chez les travailleurs, c'est la réalité sociale elle-même. Point n'est besoin à un travailleur licencié par « délocalisation » d'un discours pour lui faire comprendre ce que signifie la « mondialisation de l'économie ». Point n'est besoin à un cheminot de grands discours pour comprendre que « les restrictions sur les retraites et contrat de plan » sont les mêmes aspects d'un plan global destiné à le rentabiliser en termes capitalistes, ce qu'il subit déjà depuis des décennies. Point n'est besoin à chaque travailleur ponctionné dans ses salaires et dans ses remboursements pour résorber le « déficit social » pour comprendre que les milliards du trou ne sont rien à côté des milliards engloutis dans les gouffres capitalistes de la spéculation immobilière ou de la corruption jusqu'au tonneau sans fond des crédits militaires, atomiques ou spatiaux, pour n'en citer que quelques-uns. Là aussi, les problèmes spécifiques sont invariablement reliés dans un quotidien et les questions qu'ils posent dans ce quotidien même se brisent sur le mur des implacables logiques financières capitalistes.

« Tout allait bien jusqu'à présent, j'aimais l'ambiance, sans préjugés, sans syndicat. Et puis tout d'un coup je me retrouve dans tout ce que j'avais voulu fuir »
(une étudiante, 29 novembre)
« On a dépassé le ressentiment, on en est au mépris le plus total »
(une étudiante de La Rochelle)

Lorsque les étudiants de Rouen commencent leur grève le 9 octobre, apparemment contre la parimonie des crédits qui rend difficile leur condition « d'étudiants voulant étudier », ils ne se doutent guère qu'il expriment, en petit, ce que va exprimer quelques semaines plus tard la vague déferlante des grèves des transports et leur extension... Mais, rien de comparable avec Mai 68 où le mouvement étudiant fut relayé par la vague ouvrière. Lorsque, après trois semaines de grève, non sans s'être fait rudement vider des locaux occupés, ceux de Rouen obtiennent crédits et postes de profs, leur mouvement est repris dans maintes universités sur les mêmes questions. Il est difficile de juger de ce que ce mouvement est devenu. D'un côté le gouvernement a pu laisser croire qu'il avait cédé alors que, par exemple, les 2 000 postes annoncés se résolvent en réalité à 260 pour toute la France et que la presque totalité des « crédits nouveaux » n'est que le déplacement de crédits déjà affectés...

« La fracture sociale de Chirac, ça va être le Grand Canyon »
(un ouvrier de la RATP)

D'un autre côté, la grève des transports a doublement masqué le mouvement étudiant. La vedette lui a été volée par les cheminots et cette même grève a empêché, notamment dans la région parisienne, une présence plus forte des étudiants par exemple dans les manifestations. Ces difficultés de transport ont aussi certainement prévenu les jeunes des banlieues d'intervenir comme ils l'avaient fait dans les manifestations anti-CIP au printemps 1994.

Cette situation a masqué quelque peu le fait que les barrières de 1968 entre le mouvement étudiant et le mouvement des travailleurs avaient disparu. En 1995, même les plus hostiles autrefois aux contacts « de l'extérieur » s'en félicitaient : chacun a pu mesurer ce changement capital dans une évolution de la mentalité des travailleurs qui touchait même les appareils syndicaux.

LISTE D'ADRESSES

Adresses des publications citées dans ce numéro d'Echanges et dans les numéros antérieurs. Les intéressés voudront bien vérifier ces adresses et nous aviser de toute erreur ou omission. Le titre est celui de la publication et l'adresse citée est celle donnée dans les publications. Dans la dernière colonne figure le prix soit de l'abonnement annuel (A), soit de un ou plusieurs numéros (chiffre dans la parenthèse), (G) si c'est gratuit; le prix est celui figurant dans la numéro le plus récent; pour les publications étrangères il peut ne pas correspondre à celui des envois à l'étranger pas toujours mentionnés; de même, pour les publications françaises, le prix indiqué est valable pour la France mais pas toujours hors de France. Si aucun prix n'est mentionné écrire à l'adresse indiquée

A

AAA : Po Box 11331, Eugene, Oregon 97440, Etats-Unis
A INFOS : c/o CES, BP 4202, 76723 Rouen, France (12 autres adresses) (G)
ACCRATADUR : Atenc Libertario, Apdo 3141 - 50080 - Zaragoza, Espagne. 10 n°, 500 ptas
APC-INFO : BP 6 - Saint-Gilles 1, B 1060 Bruxelles, Belgique
AUT. DEM. NETWORK : 39 Vesta Road, Brockley, London SE4 2 N5, Royaume-Uni
ANARCHIST BLACK CROSS : c/o 121 Bookshop 121 Railton Road, London SE 24, Royaume-Uni (1) 40 p
A CONTRE COURANT : BP 2123, 68060 Mulhouse Cedex, France (A) 50 FF
L'AFFRANCHI : Case Postale 172, CH 1000 Lausanne 6, Ouchy, Suisse (5) 80 FF
AGAINST THE CURRENT : 7012 Michigan Avenue, Detroit, MI 48210, Etats-Unis (A) \$ 18.00
AK DISTRIBUTION (Royaume-Uni) : 22 Luton Place, Edinburgh, Scotland EH 89 PE
AK PRESS : PO Box 40682, San Francisco, CA 94140 7350, Etats-Unis
DIE AKTION : Editions Nautilus, Am Brink, 21029 Hamburg, Allemagne
ALTERNATIVE LIBERTAIRE : BP 177, 75967 Paris Cedex 20, France (A) 120 FF
ALTERNATIVE PRESS REVIEW c/o CAL Press, PO Box 1446, Columbia MO, Etats-Unis 6 5205-1446 (1) 3.95 \$
ALL OPPOSITION NUISANCES : V. Brisset, BP 5, 43380 Lavoûte Chilhac, France
ANALYSIS : 27 Old Gloucester Street, London WC 1 N 3 XX, Royaume-Uni (A) : £.12.00
APACHE : BP 232 - 75624 Paris Cedex 13, France
AUFHEBEN : c/o Prior House, Tilbury Place, Brighton, BN2 2GY, Royaume-Uni

B

BIBLIOTHEQUE DES EMEUTES : BP 295, 75867, Paris Cedex 18, France
BALANCE : Apartado 220 10 - 08080 Barcelona, Espagne
BATTAGLIA COMUNISTA : CP 1753, 20101 Milan, Italie
BULLETIN OUVRIER

C

COLLECTIVE ACTION NOTES : POB 22962, Balto, MD 21205, Etats-Unis
COURANT ALTERNATIF : OCL/Egregore, BP 1213, 51058 Feims Cedex, France (A) 220 FF
CASABLANCA : 31 Clerkenwell Close, London EC1 ROAJ, Royaume-Uni (1) £ 2.00
C.D.L. : Voir SOCIALE (LA)
CENTRO DI DOCUMENTAZIONE : CP 308 - 5500 Lucca, Italie; Bulletin gratuit
CHARLATAN STEW : PO Box 17138, Seattle, WA 98107, Etats-Unis
CHRMSS : 8 rue Malher, Paris Cedex 04, France (A) 300 FF
CIRA : 24 Avenue de Beaumont, CH 1012 Lausanne, Suisse
CLASS WAR : Bristol C W, PO Box 772, Bristol, BS 99 1 EG, Royaume-Uni
CNT : 39, rue de la Tour d'Auvergne, 75009 Paris, France
COMMUNISME : BP 54 -BXL 31, Bruxelles, Belgique (1) 12 FF
COMMON SENSE : PO Box 311, Southern District Office, Edinburgh EH 91 SF (1) £ 3.95
CONTRA FLOW : 56 A Info-Shop, 56 Crampton St., London SE 17, Royaume-Uni
COUNTER-INFORMATION : c/o 52 Call Lane, Leeds LS1 6 DT, Royaume-Uni (G)
COUNTER-INFORMATION : Pigeon Hole, Cl, c/o 11 Fourth Street, Edinburgh, AH1, Royaume-Uni (G)

tique : crise ou dépassement du modèle classique d'organisation ? » article de *Problèmes économiques* (n° 2447, 12 décembre 1995). amène des réflexions qui sont à verser au débat sur le post-fordisme. Rejoignant par une autre voie le même sujet, une « Critique de la compétitivité » (*Problèmes économiques* n° 2440) donne une bonne description des ravages et inepties des orientations économiques mondiales, mais vacille quant aux causes et vaticine quant aux solutions. De même on peut trouver beaucoup de matériaux dans un numéro spécial de la même publication (n° 2415-2416) sur « La mondialisation de l'économie, menace ou progrès ? »

• *Discussion Bulletin* (n° 70/71/72/73) contient des discussions sans fin entre, souvent, les mêmes groupes ou individus d'extrême gauche sur les mêmes sujets du contenu du communisme, les voies de sa réalisation et les alternatives aux solutions classiques.

ACTIONS ET RÉPRESSIONS

- « L'ère de la productive : crise ou dépassement du modèle classique d'organisation ? » ; « Les armes du libéralisme : ordre moral ordre policier » (*A Contre-courant* n° 65, juillet 1995)
- « L'extrême droite en Allemagne et en Autriche » (*A Contre-courant* n° 66, août-septembre 1995)
- Sur les prisons : *Talking Liberties*, (c/o London ABC - 121 Railton Road, London SE24 OLR, UK)
- « Dites au monde que Gaza n'est qu'une immense prison : témoignage sur la Palestine » (*Courant Alternatif* n° 49 et 50)
- Grande-Bretagne : Legal Defence and Monitoring Group (c/o BM Box Haven - London WC1N3XX) publie un texte sur les manifestations : « Reclaim the streets » (23 juillet 1995), autant que possible dans une rue ou un carrefour au trafic important, si possible aux heures de pointe, tendant à bloquer totalement le

trafic pendant plusieurs heures, offrant en même temps des distractions et des rafraîchissements aux automobilistes. Cette organisation est un collectif sans couleur politique pour la défense et le soutien des victimes de la répression (un exemple à méditer pour la France). Sur le même sujet, un article dans une feuille locale du Nord de Londres : *Haringey Community Action*, n° 7, automne 1995

- « Les camps de concentration existent encore en 1995 : les cachots de la République française - L'organisation des prisons en France » (*PADI - Apache* n° 6, été 96)
- « Kill or Chill » : analyse de l'opposition au Criminal Justice Bill en Grande-Bretagne (en anglais, *Autheben* n° 4, été 1995)
- *Workers Solidarity Alliance* (339 Lafayette St, Room 202 New York, NY 10012, Etats-Unis) lance une campagne de solidarité pour sauver de la chaise électrique Mumia Abu-Jamal condamné sans preuves.

Les problèmes « financiers » qui poussaient les étudiants dans la rue et dans l'occupation des facs étaient pourtant les mêmes que ceux qui s'imposaient dans tous les domaines de l'activité sociale. C'était un effet conjugué de la crise qui diminuait les recettes fiscales et sociales et de la pression du capital pour réduire la part de la plus-value redistribuée dans le social. En cette fin d'année, les « plans » se succédaient aux plans : blocage des salaires des fonctionnaires annoncé en septembre, contrat de plan à la SNCF, mise au pas des régimes particuliers de retraite, plan de réforme de la Sécurité Sociale, plan de refonte du système fiscal.

« Nous, dans les années 80, on ne s'est battu que pour de l'argent et on a tout perdu. Ne faites pas la même erreur et ne posez aucune limite » (un cheminot aux étudiants de Jussieu)

Point n'est besoin d'entrer dans des détails ou dans des discussions byzantines sur les opportunités politiques, les manœuvres syndicales et les stratégies absurdes ou non qui ont ainsi accumulé ces réformes. On a souligné partout qu'elles s'accommodaient mal des démagogies électorales vieilles seulement de six mois. En passant, on peut souligner le fait qu'arithmétiquement le système « démocratique » permet à une « majorité » de détenir la totalité du pouvoir politique alors qu'elle ne représente qu'à peine le tiers des électeurs, là n'étant pas d'ailleurs l'essentiel puisque de toute façon tout gouvernement, quelle que soit sa couleur, est et sera contraint de faire la politique du capital tant que ce système prévaudra dans le monde. Ce qui est évident, c'est que l'ensemble des mesures annoncées créait les conditions d'une unification dans un large mouvement de protestation car chacun - quel que soit son statut - se trouvait touché. Cela s'ajoutait aux multiples frustrations et incertitudes causées

par les restructurations ou des politiques restrictives poursuivies depuis des années.



« Etre ensemble, c'est ce qu'on voulait, c'est ce qu'on a » (un étudiant de La Rochelle)

« Exagérer, voilà l'arme » (tract, 16 décembre 1995)

On ne peut dire que tous ces mouvements aient surgi brusquement, même s'ils ont surpris par leur cohérence et leur détermination. Cela fait des mois et des mois que les syndicats essaient dans ces secteurs de déclencher des mouvements limités dans le temps et dans les revendications, quand ce n'était pas organisation par organisation. Certaines de ces tentatives furent des échecs, aucune ne connut une radicalité semblable à ce qui vient de se dérouler. Le mouvement à la SNCF, qui fut au centre de la grève, fut un mouvement spontané en ce sens que, s'il se greffa sur une action limitée syndicale, sa prolongation en grève illimitée fut uniquement l'action de la base... Le caractère d'une grève ne doit pas être défini en fonction de la forme des organes de représentation que les travailleurs lui donnent, mais d'après le contenu de ces formes qui imposent et définissent l'action. Certains ont pu regretter l'absence de coordinations (la grève de 1986 avait vu l'essor de ces formes d'organisation), d'autres comme Blondel ou Vianet ont pu se féliciter de leur absence (les stratégies syndicales ont tenu compte de la leçon et, dans le conflit présent, les syndicats ont collé à l'action de base. La cohésion des assemblées de grévistes (certaines furent catégorielles, d'autres inter-catégorielles) faisait que toute manœuvre et manipulation devenait difficile. Toute décision était soumise à un vote à mains levées. La démocratie de base existait. Il n'apparaissait pas nécessaire de créer d'autres

structures puisque les éléments de base des syndicats poussaient eux-mêmes à cette démocratie et s'y soumettaient.

On peut aussi voir que l'ouverture des assemblées à l'extérieur procédait de cette unanimité dans la lutte. Personne ne contestait l'occupation des locaux où se tenaient les assemblées et trouvait normal que chacun put y entrer librement. Cette ouverture ne jouait pas seulement dans l'admission fraternelle de tout visiteur, mais aussi dans l'envoi de délégations auprès des travailleurs des autres secteurs susceptibles de se joindre au mouvement. Des contacts horizontaux de secteurs en grève (par exemple cheminots et postiers) mais aussi, notamment dans la banlieue de Paris et en province, des assemblées locales professionnelles ou interprofessionnelles pour discuter, élaborer des actions communes. Les limites de ce que pouvaient faire les syndicats peuvent être montrées par l'exclusion musclée d'une manifestation du leader de la CFDT, trop conciliante envers les projets du gouvernement, par les propres militants de son syndicat.



« Faudra plus faire confiance qu'en notre propre communication »
(cheminot, Rouen)

Le fait que la grève des transports - chemins de fer, métro et bus - fut totale donna une impulsion totalement différente au mouvement. Cette impulsion venait d'abord de la résistance unanime à un diktat unilatéral des politiques. Cela polarisait un ras-le-bol résultant de cette accumulation de mesures politiques. L'unité n'apparaissait pas comme celle des syndicats (celle-ci d'ailleurs était toute relative) mais elle était celle de travailleurs bien décidés à ne pas céder. Le résultat en fut d'abord l'extension à tout le secteur public, également concerné par la réforme du système des retraites. Cette extension y montra pourtant moins

de cohésion, là où on n'avait pas le pouvoir de blocage des cheminots. Mais, malgré des tentatives avec des liaisons horizontales, la grève ne gagna pas le secteur privé ou les entreprises nationales sous statut privé.

Le secteur public luttait pour des revendications propres et la réforme du système de Sécurité Sociale semblait - hors l'impôt nouveau pour combler le déficit - plus une réforme administrative qu'autre chose. D'autres courants revendicatifs, notamment pour les intérimaires, ou salariés à temps déterminés ou sous « contrats emploi-solidarité », auraient pu également toucher le secteur privé. Pourquoi aussi le Nord et l'Est de la France se trouvèrent-ils beaucoup moins engagés dans le conflit que dans le reste de la France? Tout cela fit que le mouvement resta trop marginal et localisé et encouragea sans aucun doute le gouvernement à « résister » sur l'essentiel. Un fait remarquable fut l'absence de toute revendication de salaires, même chez les fonctionnaires dont les salaires étaient bloqués (à l'exception de quelques tentatives avortées des syndicats), chacun considérant que leur lutte était beaucoup plus importante. Malgré tout, l'attitude des cheminots et de ceux qui les suivaient dans la grève souleva un fort courant de sympathie pour leur opposition résolue au pouvoir. Cela stupéfia les dirigeants habitués à pouvoir exploiter la « majorité silencieuse » contre les grévistes. Cette fois, toutes les tentatives de dresser les « utilisateurs », contre les cheminots notamment, échouèrent lamentablement. Il devenait évident que le combat dans les transports, pour catégoriel qu'il fut, recoupait exactement la conviction que rien ne pouvait se régler avec le pouvoir autrement que par une action directe et non par les médiations politiques ou syndicales.

« Ils se disent que quelque chose est peut-être en train de changer. Ils savent aussi qu'ils peuvent rêver »
(un manifestant, 28 novembre)

Workers News (en anglais) (PO Box 160, Patan Gate, Lalitpur, Népal). Mais cette fédération semble être contrôlée par la parti communiste maoïste et être une émanation d'un gouvernement de même tendance ; de fait, le bulletin contient bien peu sur les luttes ouvrières et beaucoup de déclaration des dirigeants notamment des « communistes » au gouvernement.

THÉORIE S

- « Le prolétariat c'est nous » : c'est le compte rendu synthétisé d'un débat du Cercle Berneri de Paris qui est publié sur plusieurs numéros de *A Contre Courant* (n° 65, 66, 67 de juillet à octobre 1995) ; texte sur lequel nous reviendrons.
- « Whose Unabombs ? » (AAA) : un appel pour le retour à la « nature sauvage », accompagné de la destruction totale et complète de la société industrielle moderne dans toutes les parties du monde.
- « La catastrophe capi-

taliste » (*Communism*, n° 9, août 1995, en anglais).

- Une lettre de J.-P. Samson à Romain Rolland sur Zensl Mūsham (C. Jacquier, dans *Nouvelle Alternative* n° 38, juin 1995 - copie à *Echanges*)
- « Décadence : la théorie du déclin ou le déclin de la théorie » (en anglais, *Aufheben* n° 4, été 1995)
- « Civilisation et ses



derniers » : revue du livre de Fredy Perlman *Against History, against Leviathan* (*Aufheben*, n°4, été 1995)

- « Problématique de la restructuration » (*Théorie communiste* n° 12, février 1995)
- « Le capitalisme monopolistique est un capitalisme décadent » (*Workers Voice* n° 78, juillet-août 1995)
- « Cette crise qui n'en

finist pas : entretien avec Alain Bühr » (*Rebelles*, sept.-oct. 1995)

- « Lutte Ouvrière et la bombe » (*Le Monde libertaire* n° 1011, octobre 1995)
- « Le nouveau désordre mondial : de la guerre froide à la paix froide et, en perspective, vers la troisième guerre mondiale » (*Programme communiste* n° 94, mai 1995)
- « Sur le fil du temps. La Batrachomyomachie » (*Programme communiste* n° 94, mai 1995) est une critique posthume de *Socialisme ou Barbarie* et de sa théorie sur la généralisation de la bureaucratie, dont l'URSS était présentée comme le modèle. Théorie dont les fondements idéalistes ne sont pas si démodés, bien que le modèle ait volé en morceaux sous l'implosion de la réalité du capital
- *Quaderni Internazionalisti* (août 1995) liste de textes disponibles de cette tendance bordiguiste (via Massena 50/a - 10128 Torino)
- « L'ère de la produc-

SYNDICALISME
ET LUTTE
DE CLASSE

- « Syndicalism », in *Myth and Reality*, L. Gambone, Red Lion Press, 1995 : en brochure et en anglais, une tentative anarcho-syndicaliste d'adaptation aux réalités du monde actuel (*Solidarity Bulletin*). A la même adresse, de même, et du même : « Laughter is bourgeois, the roots of political correctness » (« Rire c'est bourgeois, les racines du "politiquement correct" »)
- Caractéristiques générales des luttes dans la période actuelle. (*Communism* n° 9, août 1995, en anglais)
- « La révolution prolétarienne, 1848-1914 », et également : « Correspondance » (*Théorie Communiste* n° 12, février 1995)
- « La question de la reprise de la lutte de classe et les tâches des communistes » (*Programme communiste*, n° 94, mai 1995)

- Suisse : « Discussion sur une lutte contre un plan de restructuration dans les services publics du canton de Vaud » (*Confrontations*, n° 30, septembre 1995). « Y a-t-il un avenir après le 25 juin ? » (référendum qui a approuvé le report de l'âge de la retraite des femmes de 62 à 64 ans) (*L'Alfranchi*, été 1995 n°11).
- Belgique : « Nouvelle ligne chez Renault réservée à Superman : les ouvriers rivés à la chaîne » (*Solidaire* n° 14, 5 avril 1995)
- Japon : « Les mythes du système Toyota » (*Ampo Japan-Asia Quarterly Review* vol. 25 - 1). Discussion sur le système Toyota de production trouvant que depuis 1989, ce système de gestion évolue vers une crise, alors que Toyota essaie de remettre à plat son organisation interne, avec une nouvelle insistance sur l'individuel opposé à la compétition de groupes et les salaires maintenant détachés de la productivité, ce dont

bénéficiaient les revenus ouvriers. Un symptôme des troubles grandissants dans l'industrie automobile japonaise est dans le turn-over : 25 % des nouveaux ouvriers ont quitté l'usine dans une année.

- « J'ai déjà abandonné : contrôle, résistance et mort dans le système scolaire japonais » (*Ampo Japan-Asia Quarterly Review* vol 25 - 1) : bien que le nombre d'élèves suivant cette voie soit relativement faible, il existe un phénomène grandissant de « refus de l'école » au Japon alors que le système public scolaire particulièrement brutal, compétitif et autoritaire est de plus en plus mis en question.
- Népal : le Népal, ce n'est pas seulement Katmandou, c'est aussi de plus en plus des travailleurs, souvent surexploités comme dans tout le Sud-Est asiatique. Une centrale syndicale, Ge-font (Fédération générale des syndicats népalais) publie tous les trimestres

« Les gens se parlaient, rigolaient de tout... Comme durant une fête » (un marcheur dans Paris en grève)

Là aussi, la période récente avait vu se développer des actions ponctuelles de grande dimension hors des médiations contre des mesures des gouvernants investis légalement du pouvoir politique (manifestations pour l'école, manifestations des étudiants). Ces actions, par leur dimension et leur caractère d'unanimité, avaient fait reculer les gouvernants. Un pouvoir réel tend ainsi à se substituer au pouvoir légal. Il ne manque pas de commentateurs pour déplorer la disparition de la « confiance » dans toute forme de représentation ou dans le système. Sans que ce soit expressément exprimé, cela traduit un rejet profond de cette société et l'aspiration pour autre chose qui ne soit pas une perpétuelle contrainte et une constante inquiétude. Les théoriciens de la disparition d'un « projet », d'un « idéal » tout comme ceux qui cherchaient la lutte de classe, sont tout autant déçus que les dirigeants. Ils ont devant eux un courant profond qui s'exprime globalement et positivement, mais sans une formulation d'un objectif autre qu'un refus lorsque des limites jugées inacceptables sont franchies. Ces limites paraissent d'ailleurs si fragiles et dérisoires qu'elles ne peuvent être vues que comme des prétextes donnant une cohérence à des contraintes longtemps subies en silence. On peut le voir dans l'importance grandissante des manifestations de rue associant des catégories plus larges que les grévistes. Même sous l'encadrement des mots d'ordre, des hannières et des services d'ordre syndicaux, elles expriment aussi par leur dimension (bien que répétées inlassablement, n'ont pas l'effet de fatigue escompté) traduit bien aussi cet espoir vague que quelque chose d'autre doit survenir. Finalement, ce que le mouvement exprimait, c'est ce sentiment profond d'une injustice sociale permanente à laquelle seul un changement de société, une autre

redistribution de la plus-value, pourrait répondre. Il est tout autant évident pour chacun que personne parmi ceux qui « représentent » n'est en mesure d'apporter une solution. Pas plus que les intéressés eux-mêmes qui sont poussés par une sorte de marche vers l'avant, sans pouvoir formuler ce que cet avant signifie -sauf en termes généraux, précis et vagues à la fois- ni vers quoi il conviendrait d'aller. D'une certaine façon, c'est profondément rassurant pour un futur.



« Les gens sont prêts au débordement » (un cheminot)

« Ça a vraiment transformé quelque chose » (un banlieusard non gréviste)

Ayant cédé sur la réforme du régime particulier de retraite, notamment celui des cheminots, après avoir reporté son contrat de plan, le gouvernement, après trois semaines de grève passe à l'offensive habituelle. Pour diviser les grévistes, il utilise les syndicats les plus proches du pouvoir actuel et les plus directement engagés dans la voie du syndicalisme de coopération avec la gestion des entreprises (présentement les syndicats de cadres, la CFTC, la CFDT, les autonomes). Au cas où cela ne fonctionnerait pas, l'affirmation forte, à ce moment précis, du soutien gouvernemental, fait prévoir l'utilisation de la force pour contraindre ceux qui tenteraient de maintenir les occupations ou de s'opposer à la mise en service des trains. En même temps, les directions firent donner leur réserve habituelle de « cadres et de jaunes » pour faire rouler les premiers trains, claironnant ainsi la reprise.

« Nous sommes l'étincelle qui met le feu à la plaine » (un cheminot)

« *Insurrection* »

(titre d'une affiche placardée dans le local de grève de Paris-Nord)

« *Je rêvais de ça, une mini-révolution* »

(une femme contrôleur SNCF)
« *Chirac, Juppé, ça va péter* »
(slogan, manif du 16 décembre)

Ils auraient pu le faire dès le début de la grève, mais celle-ci était si forte que des affrontements auraient été inévitables. La force et la détermination des grévistes et de ceux qui dans l'ombre les soutenaient interdisaient, pendant les trois semaines de grève, le recours à la force. Le rapport de forces était du côté des grévistes. La crainte d'une explosion plus grande fit adopter au gouvernement, pendant toute cette période, une attitude excessivement prudente. La violence était là, latente. Ne serait-ce que dans la présence dans les manifestations de symboles forts rappelant l'affrontement (depuis l'utilisation des flammes et fumée des signaux de détresse ferroviaires, le martèlement des tambours, la réapparition des slogans de 68 - « Ce n'est qu'un début... » de l'Internationale, des drapeaux rouges ou noirs marqués de sigles divers, etc.), dans certains affrontements avec les flics (mineurs de Lorraine, étudiants de Toulouse, Nantes, Paris., chemins Gare du Nord), dans certaines actions (séquestrations)

« *Temps de grèves, tant de rêves* »

(sur un panneau manif du 16 décembre)

« *Cette situation perdurera tant que les revenus du capital seront plus importants que ceux du travail* »

(un agent du Trésor Public)

« *Demain, ce ne sera plus comme avant, il faudra du respect* »
(un manifestant)

Une reprise du travail ne résoudra rien et la cassure entre un cadre social de domination et les exploités restera d'autant plus profonde que le conflit aura matérialisé concrètement son existence pour chacun. Des « recettes » vont surgir pour tenter de récupérer et de jeter des ponts sur cette cassure, dans l'intérêt de la société telle qu'elle est aujourd'hui c'est à dire la perpétuant. Ce n'est pas pessimisme de dire que d'une part le mouvement, même dans sa semi-généralisation (limitée au secteur public), devait inévitablement finir dans une impasse autorisant l'intervention des forces répressives si le rideau syndical n'avait pas rempli son rôle. Même s'il s'était étendu, il aurait rencontré, quel qu'en soit l'écho international, comme en 1968, ses limites nationales et fini dans une autre impasse. Cela est inévitable tant que le capital étend son emprise sur le monde. Ce n'est même pas l'écho national et international que peuvent avoir de tels mouvements qui compte, bien qu'il ne soit pas négligeable, mais le fait que même avec toutes leurs limites, ils révèlent à chacun l'existence d'un potentiel et d'une orientation de lutte. Mieux que tous les discours et toutes les polémiques, ils révèlent à tous qu'une émancipation est possible, avec des moyens et des buts.



re le font pas ne seront pas récompensés par des augmentations personnelles). Nous devons aussi apprendre à *Temps critiques* que les conventions collectives de nombreux secteurs clés ont été remises en question : suppression de l'ancienneté, révision en baisse des classifications, suppression de jours de congés pour, par exemple : ancienneté, grade, locaux aveugle... Réforme du droit syndical à la baisse.

Temps critiques ne peut pas envisager cet accroissement de l'exploitation parce que toute sa démarche théorique tend à faire disparaître mentalement le travail vivant :

« *L'accent est mis sur l'acte technologique et où l'objectif est un objectif d'intensité d'utilisation du capital fixe plutôt qu'une intensification de la productivité du travail* », (page 22).

C'est justement le poids du capital fixe et les risques d'obsolescence rapide du matériel qui fait que les entreprises actuelles revendiquent ce travailler 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7. Exemple : l'allemand Stolberger Metallwerke (laminé de cuivre), qui avoue faire travailler ses installations en continu (*L'Usine nouvelle* du 5 mai 1994).

Dans sa logique du « travail fantôme ou fonction », *Temps critiques* déclare :

« *C'est parce que le capital a de plus en plus de mal à dégager du profit que la question du prix de production, déterminé plus par la concurrence que par le coût de production, s'emporte sur le taux d'exploitation et l'extraction de plus-value. Le temps de travail immédiat n'est plus le déterminant direct de la valeur.*

Le salaire n'est plus considéré comme ce qui pré suppose le profit, mais comme un résultat, un revenu. » page 28

Tout d'abord, signalons que le capital, contrairement à ce que dit *Temps critiques*, n'a pas de plus en plus de mal à dégager du profit. Le problème du capital

global actuel, c'est sa reproduction par l'accumulation d'une plus-value qui ne peut s'obtenir que par l'exploitation humaine. Seulement, si le capitaliste ne se modernise pas, il se fait couler par la concurrence et, par conséquence, la course à l'augmentation du capital fixe va de plus en plus mettre en exergue la contradiction fondamentale de la société capitaliste entre les forces productives (matérielles et humaines) et les rapports de production devenus un véritable carcan pour la vie de l'espèce humaine.

Récemment, le constructeur automobile américain Ford envisageait de mondialiser sa production, avec pour objectif de réduire ses coûts de 15 milliards par an. Si le coût du travail était si marginal, on se demande pourquoi les quarante plus grands patrons d'Europe occidentale déclaraient récemment qu'il fallait le réduire encore plus...

Les théoriciens de *Temps critiques* disent (page 30) que l'Etat permet l'autonomisation de la valeur par rapport aux capitaux particuliers. L'Etat n'est que la socialisation capitaliste de certains secteurs économiques pour servir l'ensemble des capitaux particuliers. Nous dénonçons toute référence à une quelconque « autonomisation de la valeur » et même aux théories d'un capitaliste monopoliste d'Etat.

Pour *Temps critiques* (page 44), « ... il n'y a plus de classe dominante, même s'il existe évidemment des groupes dirigeants ». « *Le travail n'est plus une force, mais une fonction* » (page 48), « *l'économie capitaliste n'est plus en expansion en tant qu'économie capitaliste* ».

On se demande si nous ne sommes pas dans la phase de transition vers le communisme.

Récemment encore, un accord sur « l'annualisation des horaires » vient d'être signé par quatre syndicats français (la CFDT, FO, CFTC, CGC) avec le patronat français. Son but est l'amélioration de la productivité.

G. B.
septembre 1995

Voilà une belle question, question qui travaille et inquiète les capitalistes qui se plaignent justement de ce paradoxe, que plus leur capital fixe augmente, plus ils subissent une baisse de la productivité du capital.

En fait, le capital mondial essaye actuellement justement de contrecarrer une nouvelle fois « la baisse tendancielle du taux de profit » qui se manifeste par la « baisse des taux d'intérêt à long terme ». La tendance future va donc reprendre une partie des bonnes vieilles méthodes d'exploitation pour retrouver ses marges.

Augmentation du travail en équipe, par relais et roulement, pas seulement dans l'industrie, mais aussi dans le tertiaire.

C'est d'ailleurs le but de la loi quinquennale en France.

Allongement de la durée du travail (par le volontariat), reprise des heures supplémentaires et complémentaires.

Mise en place du temps partiel pour augmenter l'intensité du travail par poste occupé. Annualisation du temps de travail pour ajuster au plus près la demande et utiliser la force de travail selon les besoins de

l'heure. Il est d'ailleurs curieux de voir que les rédacteurs de *Temps critiques* pensent (page 23) qu'il n'y a pas de raison pour les grosses entreprises de se lancer dans le « travail de nuit » au lieu de chercher à résoudre l'étrange « de ce travail de nuit ». *Temps critiques* nous ramène au niveau mental du « tonnerre de Dieu », la foudre frappe parce que Dieu veut se venger. Les ouvriers turbinent la nuit parce que le capital veut aussi les dominer la nuit par plaisir...

C'est sans doute aussi à cause de la domination « génétique » de l'homme sur la femme qu'actuellement elles travaillent en majorité à la chaîne, que la loi sur l'interdiction du travail de

nuit des femmes a été abolie, il n'y a pas besoin d'exploitation mais besoin de « soumission ».

Quelques chiffres tout de même pour les rédacteurs de *Temps critiques* : en 1991, comme en 1984, 570 000 ouvriers et ouvrières travaillent à la chaîne, la population travaillant sous le régime des chaînes passe en France de 3 % à 9 %. Les femmes sont les plus soumises à cette exploitation. Dans le secteur de l'automobile, du fait même de la robotisation, le pourcentage d'ouvriers à la chaîne progresse : 31 % en 1991 contre 26 % en 1984.

Aux Etats-Unis, le recours à l'extraction de la plus-value absolue par l'allongement du temps de travail est de retour.

Les tables de la loi du marxisme expliquent :

« que la production toujours croissante du capital fixe en machine rend une prolongation croissante de la journée de travail tout à fait "désirable" ». (*Le Capital*, t. I, chap. XV).

Ceci est confirmé par le PDG de la multinationale Philips, qui déclarait, au

Monde du 5 octobre 1993 :

« Soit l'Europe donne la priorité à la qualité de la vie et à des Etats-Providence coûteux que le protectionnisme protège du reste du monde, soit elle opte pour une économie ouverte où l'industrie, comme ailleurs, peut produire à des coûts moindres et avec des temps de travail allongés ». Cet allongement peut aussi se faire, comme en France, par la prolongation des années de travail nécessaires pour toucher sa retraite. Il se fait aussi dans les faits et en dehors de la loi par le seul jeu de la concurrence entre salariés (il est de plus en plus conseillé dans les entreprises de rester au travail après les horaires légaux ; ceux qui

Le recours à l'extraction de la plus-value absolue par l'allongement du temps de travail est de retour. Cet allongement peut aussi se faire, comme en France, par la prolongation des années de travail nécessaires pour toucher sa retraite.

A Volvic, quinze jours de grève pour un piètre résultat

Après deux semaines d'une grève totale, la direction de cette entreprise du groupe Danone accordait une prime annuelle de 500 F ainsi que le versement d'un acompte sur intéressement... Les syndicats, y compris la CGT qui avait adopté une position extrémiste pendant la grève, s'en contentèrent

UN mouvement de grève, massivement suivi par les travailleurs, touchait, le 22 juin 1995, la société des Eaux de Volvic, à Riom, sous-préfecture de 10 000 habitants du Puy-de-Dôme. A l'origine de ce conflit, il y avait des revendications salariales, le temps de travail, la prime de vacances et surtout la prime d'intéressement qui devait être impérativement négociée le 30 juin. Cinquante à quatre-vingt pour cent (en fonction des équipes) de grévistes selon la « CGT » ; vingt pour cent, selon la direction.

Comme souvent en pareil cas, l'ampleur du mouvement qui agitait l'usine de la Société des Eaux de Volvic était diversement appréciée. Quoiqu'il en soit, à l'approche de l'été, la production du Chancet était perturbée dès le premier jour du mouvement. Selon le responsable de la « CGT », l'appel à la grève était un succès, car suivi de façon plus intense au fil des heures. Dans un premier communiqué, la direction annonçait ses propositions : l'intéressement grimperait en flèche, passant de 4 600 F à 8 500 F, ensuite 10 600 F pour 1996 et à 12 800 F pour 1997. Or, ces augmentations – extraordinaires en elles-mêmes dans une situation de crise économique – étaient jugées insuffisantes par les grévistes. Ces derniers demandaient « une prime égale pour tous les ouvriers comme membres de l'encadrement ».

Ils se basaient aussi sur ce qui se passe à Evian, entreprise appartenant également au groupe Danone, où, selon eux, la « prime se monte à

32 000 F ». Surtout, la « CGT » ne séparait pas cette négociation des trois autres revendications.

« Nous demandons une augmentation de 800 F du salaire de base, une réduction du temps de travail à 35 heures sans perte de salaire et le passage de la prime de vacances de 96 fois le Smic horaire à 120 fois. Les importants bénéfices réalisés par l'entreprise l'an passé prouvent qu'elle a les moyens de satisfaire ces revendications », commentait le responsable CGT P. Davicourt.

« Tout tourne, c'est une vraie reprise! » (la direction)

Le 23 juin, les ouvriers, réunis en assemblée générale, reconduisaient le mouvement de grève commencé la veille à 5 heures du matin. La « CGT » parlait de « 90 % du collège ouvrier », ce que reconnaissait en quelque sorte la direction en soulignant que le « mouvement touche la majorité des salariés ». Se refusant à envisager une hausse éventuelle des salaires avant la rentrée de septembre, celle-ci, dans un communiqué d'un dirigeant, G. Thomas, attirait l'attention sur les graves dangers que représentait la prolongation du conflit : perte des ventes en France, de marchés à l'exportation, remise en cause d'investissements entraînant des conséquences négatives pour l'emploi. Au bout de deux semaines de négociations, le travail reprenait normalement, le 6 juillet, soit après deux semaines de grève totale : « Tout tourne, c'est

(suite page 12)

FRANCE - TEXTES ET DOCUMENTS

◆ « Renouveau du mouvement étudiant » (*L'Affranchi*, été 95, n°11)

◆ « Grève à Moulinex » (*Le Proletaire* n°432). Dans ce même numéro, nouvelles des luttes ouvrières (Bangladesh et Ghana)

◆ « Grève chez les nettoyeurs de la ligne C du RER »

(*Courant Alternatif* n°50)

◆ « Mouvement syndical et dynamique sociale (série d'études sur les conditions présentes du travail »

(*Collectif* n°24, décembre 1994)

◆ « Le conflit des marins à Boulogne sur Mer » (*Courant Alternatif* n°48, avril 95)

NOUVELLES PUBLICATIONS

◆ *Tic Tac*, dans ses deux numéros parus, est un pot-pourri inclassable. « La véritable histoire de notre monde » : un mélange autant imaginaire que subversif, dans

toutes les orientations futuristes des auteurs d'une publication collective de tous articles reçus.

(8, rue de l'Ange, 63000 Clermont-Ferrand).

◆ *Le Bulletin ouvrier* (d'un regroupement appelé CRIIO : Comité pour la reprise de l'initiative ouvrière) Le n°1 (juin 1995) contient des tracts distribués lors des grèves Air France, GEC Alstom, Renault, ainsi que des textes sur l'élection présidentielle en France, sur les luttes (« La lutte ouvrière marque le pas ») et la contre-révolution, ainsi qu'un échange de correspondance.

On peut s'interroger sur le sens de cette tentative lorsque l'on trouve à la fin du dernier texte cette conclusion : « A cette formidable invariance de l'exploitation capitaliste et de ses modalités, les communistes du monde entier doivent opposer avec fermeté

le programme et l'action révolutionnaires de toujours. » Pour ceux qui ont fréquenté quelque peu le sérail d'extrême gauche, une telle formulation sent furieusement la langue de bois bordiguiste, ce que l'on retrouve quelques lignes plus haut dans le même texte. Dans la

« Correspondance », une réponse du *Bulletin ouvrier* définit plus clairement les buts de cette activité : il s'agit de « contribuer au surgissement d'une conscience ouvrière indépendante et à l'éclosion de la confiance des ouvriers eux-mêmes en leur montrant qu'ils... n'ont pas fatalement besoin de "préposés à la tâche" pour obtenir satisfaction ». Tout en admettant que « les luttes défensives quotidiennes restent l'école de guerre du communisme » (et nous serions d'accord avec ce propos), les animateurs du *Bulletin ouvrier*

ne sont pas la même chose (tout le débat entre Marx et Loria). Ce n'est pas la valorisation du Capital, mais celle de capitalistes particuliers qui peut s'effectuer en dehors du procès de travail, par exemple spéculer en bourse sur les matières premières...

Que de nombreux capitalistes préfèrent (quand la Bourse monte) jouer la spéculation, cela non seulement ne change rien à la loi de la valeur (extraction de valeur sur le travail vivant), mais confirme cette loi avec éclat, le capital fixe ne pouvant tout au plus que transmettre la valeur qu'il contient s'il n'est pas frappé d'obsolescence prématurément.

« Les facteurs financiers l'emportent sur les objectifs de production... »

Cette tendance est toujours conjoncturelle, elle est propre aux crises qui, elles, se chargent de détruire les illusions du capital fictif.

« Les crises réduisent énormément ce capital argent fictif et partant, le pouvoir de ceux qui le possèdent de prélever de l'argent sur le marché sur la base de ce capital. » (« Capital argent et capital réel », *Le Capital*, t. III, fin du chap XXX.)

Le Capital est effectivement dans une phase où son problème majeur est sa reproduction élargie ; sa solution, pour les trusts les plus forts, c'est la mondialisation, mondialisation qui va accentuer la concurrence et qui, pour ceux qui veulent rester sur le marché mondial, va nécessiter des masses financières énormes (d'où les débats sur les fonds de pensions et les tentatives de l'Etat de mettre la main sur la Sécurité sociale... et le « capitalisme de casino »).

Après nous avoir dit ce que toute l'économie vulgaire nous sert chaque jour sous le nom de capital spéculatif « nuisible » et capital productif « utile », *Temps critiques* nous apprend, page 17 :

« ... que ce n'est plus le travail ouvrier qui permet la valorisation massive du capital. Celle-ci est surtout l'œuvre du capital fixe, forme capitaliste de l'accumulation du travail passé et

objectivé (dans les machines par exemple) ».

Marx a effectivement posé le problème de la révolution technique et scientifique dans son développement outrancier, il a même dit « que la création de richesse dépend de moins en moins du temps de travail et de la quantité de travail utilisée et de plus en plus de la puissance des agents mécaniques ».

Il ne s'agit ici que de la création de la richesse et non du processus d'accumulation de la plus-value, la confusion est de taille.

Nous pouvons même citer deux autres remarques de Marx à ce sujet :

« La surpopulation relative est d'autant plus frappante dans un pays que le MPC y est développé. » (T. 3, p 251.)

« Un développement des formes productives qui réduirait le nombre absolu des ouvriers, c'est à dire permettrait en fait à la nation toute entière de mener à bien en un laps de temps moindre sa production totale, amènerait une révolution, parce qu'il mettrait la majorité de la population hors circuit. » (T. 3, p 279.)

Selon les auteurs de *Temps critiques*, « ce n'est plus le travail ouvrier qui permet la valorisation massive du capital ».

**Selon Temps critiques,
« ce n'est plus le travail
ouvrier qui permet la
valorisation massive du
capital ». Voilà une belle
question, qui travaille
et inquiète
les capitalistes
qui se plaignent justement
de ce paradoxe, que plus
leur capital fixe
augmente,
plus ils subissent une
baisse de la productivité .**

LA VALEUR SANS LE TRAVAIL

Critique de la revue *Temps critiques*

L'accumulation du capital fixe entraîne-t-il la disparition du travail, qui selon les rédacteurs de cette revue « critique », « n'est plus une force mais une fonction »... ? Cette revue s'inscrit dans un courant qui voit dans la restructuration la disparition du prolétariat... Mais pourquoi le Capital reste-t-il soucieux de productivité et d'allongement du temps de travail ?

« Le capital variable est le plus important, parce qu'il est la source de la plus-value et que tout ce qui dissimule sa relation avec l'enrichissement du capitalisme mystifie en même temps le système entier. »

(Le Capital, t. 3, chap. IX)

Le numéro 6/7 de *Temps critiques* de 1993 porte le titre prestigieux de « La valeur sans le travail » ; je viens de le lire, ainsi que le numéro gratuit d'avril 1995 résumant les valeurs auxquelles *Temps critiques* s'attache.

Les rédacteurs de cette revue font dans du « neuf ». Selon leurs propos, la notion économique d'exploitation et de travail productif n'est pas un critère qui embrasse toute la réalité sociale.

« ... Nous préférons », disent-ils, « employer et mettre au premier plan le concept de domination qui ne recouvre pas seulement les inégalités dans les rapports de travail (dans la production), mais l'ensemble des rapports sociaux (la reproduction) » (p. 13).

Les marxistes n'ont jamais dit que l'exploitation recouvrait l'ensemble des rapports sociaux, Marx lui-même supposait abstraitement pour son analyse une société fictive, composée exclusivement de prolétaires et de capitalistes. Ceci parce qu'il jugeait déterminant ce rapport pour

l'espèce humaine dans son ensemble. Le concept de domination est sans doute plus vaste que celui de l'exploitation, et notamment celui de la « domination de l'homme sur la nature » qui, vous le conviendrez à votre détriment, n'a pu se produire que par l'exploitation de cette nature par des hommes eux-mêmes exploités... En me situant en dehors de la société productive, je pourrais aussi affirmer que le concept de domination doit être remplacé par celui de violence, lui beaucoup plus représentatif du rapport social historique (dans la nature et la société).

Cependant, la violence, comme d'ailleurs votre domination, doit avoir un but, par exemple Robinson a seulement asservi Vendredi pour que Vendredi travaille au profit de Robinson. La violence tout comme la domination n'est pas l'élément historique fondamental, l'avantage économique est le but. Ce côté, « le but économique », les auteurs de la revue *Temps critiques* essayent de l'exorciser.

Citons quelques-unes des affirmations de *Temps critiques* :

« La valorisation, quand valorisation il y a, s'effectue de plus en plus en dehors du procès de travail. »

Ici, le terme « valorisation » ne convient pas, c'est de profit dont il faut parler. Profit et plus-value

pensent évidemment que cela ne suffit pas pour le surgissement de la conscience ouvrière, car ils précisent qu'ils veulent « contribuer à faire avancer le mouvement en lui donnant certains moyens – à notre avis

indispensables – dont ils ne disposent pas immédiatement pour mieux comprendre où il en est pour s'emparer le plus tôt possible de son devenir ». On ne fera pas l'injure à ces camarades de penser... qu'ils pensent comme Lénine et les léninistes que les travailleurs ne dépassent pas la conscience trade-unioniste et que, dès lors, il faut leur apporter (leur imposer) un cadre idéologique et structurel destiné à les rendre « conscients » de la nécessité et de l'utilité de ce cadre. Mais les formulations du *Bulletin ouvrier* sont assez vagues pour laisser place à beaucoup d'interprétations (fruit de concessions mutuelles

en vue d'un activisme commun ?). On peut s'interroger aussi, dans cette perspective, du postulat ainsi formulé : « ... Il ne faut pas discuter des objectifs et des moyens de mener une grève avec ceux qui ne sont pas partie de la lutte » ; là aussi, les termes d'une lutte qui évoluent avec la lutte elle-même (et la « conscience » de même) s'accrochent mal de ce qui, au premier abord, semble évident, mais qui, après réflexion et à la lumière de beaucoup d'expériences de luttes, devient singulièrement sommaire et amène à se poser des questions en relation avec les buts que ce regroupement définit pour lui-même.

DÉBATS ET PALABRES SUR LES ÉLECTIONS

◆ « Libéralisme ou libéralisme: voter nul » (*Alternative Libertaire* n°32)

◆ « Elections présidentielle et

municipales » (*Courant Alternatif* n°50) et « Retour sur le vote de Lutte Ouvrière » (*Courant Alternatif* n°51)

◆ « Contre les recettes anti-ouvrières du nouveau gouvernement, retour à la lutte de classe » (*Le Prolétaire* n°432)

◆ Dans *A Contre Courant* n° 64 (mai-juin 1995), une analyse exhaustive et bien documentée sur le Front National en Alsace dont les considérations sur les spécificités alsaciennes pourraient avec une méthode identique s'appliquer à d'autres régions. Mais il semble y avoir un hiatus lorsque le texte essaie de répondre à la question « Comment lutter ? »

◆ Le *Bulletin du CRHMSS* n° 18 donne des résumés de thèses, colloques et conférences sur des sujets touchant l'histoire du mouvement ouvrier en France ; une *Lettre d'information du CNRS* (n°1) complète utilement sans la recouper ce bulletin.

(suite de la page 9)

une vraie reprise! », annonçait simplement J.-C. Touraine, directeur d'exploitation, qui accordait une prime annuelle de 500 F ainsi que le versement d'un acompte sur intéressement. Le faux extrémisme de la « CGT », qui venait de rouler les travailleurs dans la farine, retombait à plat.

Diversions

La « CGT », après avoir fait miroiter la possibilité d'obtenir beaucoup, se satisfaisait de peu : une poignée de sous et absolument rien sur la réduction du temps de travail. Comme les autres organisations syndicales, elle signait l'accord

de reprise. En voulant obtenir la « part juste et légitime des produits de la prospérité de l'entreprise », la « CGT » fait dépendre le salaire des profits capitalistes.

Pour elle, le système du salariat vaut comme une institution éternelle inébranlable et elle ravale la classe ouvrière à n'être qu'une marchandise. C'est normal de la part d'un syndicalisme intégré à l'appareil d'Etat, soudé à ce dernier en un seul corps.

Elle reste influente chez Michelin et à Chibret, établissements pharmaceutiques sis à Riom. Pendant la grève, quant à elle, la « CFDT » créa une diversion : faire de la lutte anti « Front national » la priorité.

Voilà tout ce qui est rapporté, expliqué dans ce livre de premier ordre, avec ses précisions remarquables, ses données indispensables à la compréhension de la « question indochinoise », manipulée par les thuriféraires de Mao et de Hô, au nombre desquels se trouvent des trotskystes de l'espèce de P. Rousset et de E. Mandel.

QUICONQUE lira *Vietnam 1920-1945* verra dans cet ouvrage une écriture efficace et solide : elle arrache des cris de haine de classe pour les dominateurs de tous bords, ceux d'hier comme ceux d'aujourd'hui. On trouve dans cette étude complète – complète, car plongeant dans les problèmes économiques, sociaux, politiques, religieux – réalisée avec tant de conviction et de compétence, de quoi nous faire réfléchir.

A ce titre, elle prend place à côté de celui de H. Isaacs, *La Tragédie de la révolution chinoise*, malheureusement sans la préface de L. Trotsky dans l'édition française Gallimard, auquel elle sert désormais de complément obligé. Nous doutons qu'aucun écrivain ait plus contribué que Ngo Van à éclairer le passé des peuples indochinois; il ne sera donc pas permis d'ignorer ce livre à ceux qui cherchent à comprendre la vérité. Nul n'a jamais rien écrit d'aussi fondamental sur l'histoire des trois pays ou Ky formant l'Indochine. Ngo Van connaît ces pays sous toutes leurs facettes, en possède l'histoire à fond; ses vues sont amples et profondes.

Dans la grisaille d'aujourd'hui, *Vietnam 1920-1945* vient nous montrer que l'avènement d'un système social supérieur dépend des exploités eux-mêmes qui doivent n'avoir foi que dans leur seule force, dans leurs organisations, dans leur conscience et dans leur unité. De telles pages ne pouvaient être écrites que par un esprit empli d'idéalité communiste, par un militant internationaliste qui ab-

horre le mensonge de la « construction du socialisme dans un seul pays », par un socialiste ardent qui depuis de longues années propage les idées d'une communauté humaine libérée de toute forme d'aliénation : salariat, profit, argent, Etats, partis bourgeois, Eglises, bureaucratie.

On lui souhaite d'être lu maintenant par beaucoup de monde, d'être traduit en d'autres langues.

R.C.
août 1995

N.B. : quelque considérable que doit la contribution du camarade Van pour la pensée marxiste, son analyse de la situation économique, sociale, politique de l'Indochine, comporte des points de vue sur le trotskysme avec lesquels l'auteur de cette présentation se trouve en désaccord.

[L'auteur remercie de tout son cœur R.C. pour son commentaire favorable dans sa chronique et aimerait savoir quels sont les « points de vue sur le trotskysme » avec lesquels il n'est pas d'accord. Ngo Van n'est plus rien du tout après 1945, mais est demeuré fidèle aux côtés des esclaves, convaincu que :

« Il n'est pas de sauveur suprême,
ni dieu, ni César, ni tribun
producteurs sauvons-nous nous-mêmes... »
comme il a écrit comme conclusion de son ouvrage.

**LES INTERNATIONALISTES
DU « TROISIÈME CAMP » EN FRANCE
PENDANT LA SECONDE
GUERRE MONDIALE
par Pierre Lanneret,
texte précédé d'une biographie de
l'auteur par un groupe de camarades qui
l'ont connu.. Ce petit livre dont nous
avons annoncé la parution dans
Echanges (n°79, p 70) est maintenant
disponible ; il sera adressé aux abonnés
d'*Echanges* à jour de leur abonnement.
Sinon, envoi contre 30 F.**

ESPAGNE

Sur la situation sociale et politique

Lettre de Barcelone. Les élections régionales de mai ont été une victoire pour la droite espagnole, mais pas autant qu'elle l'espérait. Le Parti socialiste, au pouvoir depuis 1982, continue de mener à bien sa tâche d'intégration de l'Espagne dans la communauté européenne

NOUS venons d'avoir (28 mai) les élections municipales dont le Partido Popular (PP, droite) voulait faire une épreuve de force contre le gouvernement socialiste. En fait, à droite, on envisageait la possibilité d'obtenir une victoire telle aux élections municipales qu'elle obligerait le PSOE à convoquer des élections générales. Quelques mois auparavant, le PP avait accentué son opposition agressive contre le gouvernement à qui on demandait de démissionner, et particulièrement contre Felipe Gonzales, cible de toutes les critiques et haines de la droite.

Mais, paradoxalement, le PSOE, malgré tous les récents scandales, a gagné un million de voix sur les élections européennes tenues un an avant ; en bref, la victoire du PP aux élec-

tions municipales n'a pas été aussi remarquable qu'on l'espérait du côté de la droite. Une fois de plus, la peur de la droite de la part des électeurs a servi au PSOE à se maintenir au gouvernement avec l'aide des nationalistes catalans, et même à renforcer sa position toujours faible.

A ce point, il faut se rendre compte de ce que signifie le PP et son leader José Maria Aznar, ainsi que de son poids psychologique négatif sur la conscience des électeurs. Il n'y a pas, en Espagne, une tradition de droite que l'on puisse rapprocher de celle des pays européens. Ce qui constitue la base sociale du PP est la plus grande partie de la bourgeoisie autochtone espagnole, née à l'abri de la dictature, avec une idéologie forte-

innombrables jacqueries des paysans pauvres, traités comme des sous-hommes, maintenus dans un odieux servage profitable aux maîtres français et à leurs valets de l'oligarchie terrienne et du colonat – gens grossiers et prévaricateurs – protégés par la Sureté politique. C'est l'explication des causes du terrorisme anti-français ; de l'éveil et de l'effervescence d'une conscience nationale modernisante parmi la jeunesse estudiantine autochtone qui se forma au lycée Chasseloup-Laubat fortement politisé ; le rappel de l'utilisation des Indochinois comme chair à canon dans la Première Guerre mondiale parle bel- ligérant français qui, bien avant les Américains des années soixante-dix, fit de l'île de Poulou-Condore son bain où croupirent et laissèrent leurs os maints militants nationalistes et autres protestataires sociaux (communistes stalinien et communistes trotskystes).

La récapitulation des après controverses sur la « question chinoise » dans le « Comintern », au cours desquelles L. Trotsky donna le meilleur de sa pensée communiste pour conserver au prolétariat chinois son entière autonomie de classe, tandis que K. Radék capitulait corps et biens devant Staline-Boukharine ; la genèse et l'action du « P.C.I. », né en 1930, mais de l'éclatement

VIETNAM

• « **Looking back Vietnam War** » (« **Flash back sur la guerre au Vietnam** »), **Histoire et oubli** : reproduction d'un long article paru en 1985 (*Fifth Estate*, été 1995) avec un complément « **Gi résistance dans l'ère vietnamienne - Mutinerie aux avant-postes de l'Empire** » (en anglais).

d'une organisation nationaliste, le « Thanh nien » ; la naissance du mouvement trotskyste indochinois, en 1931, ses rapports avec la « Gauche communiste » de A. Rosmer, sa résistance au « Comintern » stalinisé, artisan de la défaite sanglante en Chine ; l'aventurisme du « N.V.Q.D.D. » qui, en février 1930, joua à l'insurrection de Yenbay, putsch qui, par défaut d'intervention active des masses, fit long feu et se solda par une implacable répression des autorités françaises ; l'embrasement spontané, en 1931, des campagnes affamées en Annam, en Cochinchine, utilisé par les stalinien pour confirmer la thèse du VIe congrès du « Comintern » (1928) de la « troisième période », c'est à dire la maturation irréversible de la révolution mondiale, insurrection établissant un embryon de pouvoir paysan, lui aussi écrasé (bombardements de villages « suspects », torture à la magnéto et par l'estrapade, guillotine) ; le panorama des luttes ouvrières de 1932 à 1938 en riposte à la montée du chômage dû à la crise économique mondiale ; le maintien de la domination coloniale française sous le « Front Populaire » Blum-Moutet, à savoir ni droit syndical ni droit de grève et continuité de la répression des militants de l'avant-garde politique, des animateurs de grèves... aident à comprendre ce passé de l'histoire de la lutte de classes en Indochine.

C'est aussi la mise en accusation des stalinien conduits par Nguyen ai Quoc (alias Hô Chi Minh), qui avait ordonné l'extermination des militants trotskystes ; la dénonciation de l'appui du « P.C.I. » à divers impérialismes en fonction des changements d'alliance diplomatique de la Russie ; la condamnation du régime d'exploitation et de terreur idéologique mis en place par les faux « libérateurs du peuple », système protégé par les fusils four-nis par les impérialismes chinois et russes.

ment influencée par le fascisme ou le franquisme. Bien que la vieille garde du franquisme ait été repoussée à l'arrière-plan dans l'appareil du PP, les jeunes gens qui donnent l'image du parti, et son président au premier plan, ne cachent pas leurs tendances autoritaires, ultra nationalistes (contre le nationalisme catalan et basque, etc.), ce qui nous rappelle trop la vieille phraséologie franquiste. On se méfie donc de sa façade démocratique tout récemment acquise (au début des années 80, celui qui est maintenant le président du PP, José Maria Aznar, écrivait dans la presse pour manifester son refus de la constitution démocratique votée en 1978).

Ces jeunes gens qui dirigent le PP (hommes et femmes dans la quarantaine) n'ont jamais rien fait contre la dictature (ils étaient tous de « bons étudiants », alors qu'une grande partie des universitaires de ce temps-là était engagée dans les organisations démocratiques de l'opposition antifranquiste) ou bien toute leur expérience politique (comme l'a

avoué José Maria Aznar) est limitée à des idées du phalangisme (le parti politique fasciste). Bien, cela n'est pas grave, l'on pourrait même le discuter en raison de ses origines familiales et de son entourage, mais ce qui est le plus effrayant, c'est le manque du sens politique le plus élémentaire chez un homme comme José Maria Aznar, qui aspire à la présidence du gouvernement espagnol. Comment était-il possible de prendre au sérieux les idées phalangistes d'un jeune homme de presque trente ans qui aurait un minimum de capacité d'analyse politique à ce moment (la fin des années 70), alors que l'Espagne envisageait sa transition démocratique ? Ce ne sont pas seulement ses

racines fascistes mais son imbécillité politique et intellectuelle, ce qui, à mon avis, a entraîné la méfiance des électeurs. Mais, en fait, si les Etats-Unis ont eu un président comme Reagan, pourquoi l'Espagne ne pourrait-elle pas avoir Aznar ?

Si je m'étends sur tous ces détails, c'est pour donner une idée de la nature du PP, lequel, malgré toutes les opérations d'aggiornamento, ne peut pas éviter de se présenter à l'imaginaire des électeurs comme un fantôme du passé franquiste le plus récent. Cela explique que les voix du PSOE soient les voix de la peur. Bien sûr, il ne s'agit pas que le PP veuille retourner au passé, non. Ils ont appris, pas très bien certainement, le discours de la démocratie. Mais comme je viens de le remarquer, sa crédibilité est mince, car ses reflets franquistes trahissent ses paroles.

D'ailleurs, le programme néolibéral du PP et la pratique suivie jusqu'à maintenant par le PSOE au pouvoir ne montrent pas beaucoup de différences, sauf sur quelques sujets soi-disant sociaux (liquidation de la Sécurité Sociale, avortement, protection des gens à la retraite, etc.). En fait, la régulation de la politique espagnole, parce qu'elle se réfère aux changements structurels de la vie économique, sociale, etc., est décidée à Bruxelles tout d'abord, et par les centres de décision des capitaux transnationaux, sur le terrain plus concret des investissements. Peu importe si leur diktat est exécuté par un parti de droite ou de gauche. Dans les grands traits, la différence entre les deux est sur le rythme des réformes à mettre en place. Mais avec le PP au pouvoir, il y aurait, de plus, une détérioration prévisible de la connivence et de la tolérance quotidienne. L'utilisation du nationalisme

En ce qui concerne toutes les « petites » libertés quotidiennes, il va de soi qu'avec le PP, il serait encore plus difficile de se débrouiller qu'avec le PSOE. Voilà pourquoi la débâcle annoncée du PSOE n'a pas eu lieu, malgré l'amère expérience qu'on a de ce parti.

espagnol contre les revendications, tout autant nationalistes des pays périphériques (Catalogne, Pays Basque, surtout), a contribué à étendre tous les préjugés franquistes contre les « séparatistes » en même temps que toute sorte de blagues et rivalités autour des manifestations sportives qui, dûment instrumentalisées pourraient devenir plus dangereuses.

BREF, il existe une certaine animosité plus ou moins explicitée contre les Catalans et les basques à Madrid et en Castille, par exemple. En ce qui concerne le respect envers les immigrés, homosexuels, etc. et toutes les « petites » libertés quotidiennes, il va de soi qu'avec le PP, il serait encore plus difficile de se débrouiller qu'avec le PSOE. Voilà pourquoi la débâcle annoncée du PSOE n'a pas eu lieu, malgré l'amère expérience qu'on a de ce parti. Voilà aussi pourquoi le gouvernement continue de compter sur l'appui des nationalistes catalans (parti de droite, différencié du PP par la couleur de son nationalisme et ses racines chrétiennes-démocrates).

La stabilité du gouvernement du PSOE est garantie par l'appui au Parlement de Madrid des nationalistes catalans (Convergència i Unió, CIU) ; ceux-ci ont imposé leurs conditions dans toutes les initiatives du gouvernement ; parmi celles-ci, la plus significative : la loi dite « de réforme des relations de travail », qui ouvre la porte à la totale dérégulation du marché du travail.

Jusqu'à aujourd'hui, ce mariage social-nationaliste a fonctionné, mais après les élections de mai, les contradictions à l'intérieur de CIU ont éclaté, ce qui menace de briser la coalition (CIU) et, par conséquence, d'avoir des répercussions sur la stabilité du gouvernement. En fait, le CIU a perdu pas mal de voix dans les élections de mai à cause d'un transfert de voix vers la section du PP en Catalogne (jusqu'à maintenant, toutes les voix de droite allaient aux nationalistes catalans, puisqu'il semblait que le PP ne réussirait jamais à être présent dans le pays catalan). D'ailleurs, la

droite continue toujours à saper la vie politique. Bien entendu, avec l'aide des fonctionnaires du PSOE qui ont pris l'administration publique pour leur utilisation personnelle.

La conséquence : manœuvres financières spéculatives, utilisation des fonds destinés à la lutte anti-ETA détournés pour l'enrichissement personnel, activités terroristes (GAL) commandées par le ministère de l'Intérieur, etc., enfin la soi-disant vague de corruption. Plus récemment, le dernier scandale touche le service de l'Etat pour le contre-espionnage et son activité illégale concernant les écoutes téléphoniques de divers personnages de la vie politique, économique, etc., y compris le roi (ses « liaisons dangereuses » dévoilées il y a quelque temps par le journal pro-gouvernemental *El País*).

Ce dernier scandale a favorisé au même temps le cynisme du gouvernement. Il y a de nombreux groupes qui conspirent pour faire tomber le gouvernement avec n'importe quelles manœuvres, surtout les plus spectaculaires et scandaleuses. Les journaux, la radio et les télévisions ont pris parti pour chacun (gouvernement ou opposition) selon ses intérêts et les groupes économico-politiques auxquels ils sont liés pour amorcer cette campagne de scandales. Ce que révèlent ces écoutes téléphoniques, ce sont une fois de plus les intrigues de l'Etat et l'utilisation du chantage comme arme politique.

EN fait, l'autonomisation de la politique, telle que l'activité de l'appareil d'Etat, apparaît comme l'enjeu de gangs qui luttent entre eux avec des méthodes typiquement mafiosi (naturellement, sur la scène apparaissent aussi bien des narcotrafiquants à côté des hommes d'Etat, etc.). Sans doute, tout cela n'est pas extraordinaire ni spécifique de l'Espagne, mais pour mieux comprendre ce qui se passe, il ne faut pas oublier la nature de l'Etat démocratique sorti du Pacte de transition après la dictature franquiste.

Puisque le spectacle l'exige, la terrorisation psy-

NOTES DE LECTURE

VIETNAM 1920-1945

Ngo Van

Editions L'Insomniaque, 1995

448 p., 60 F.

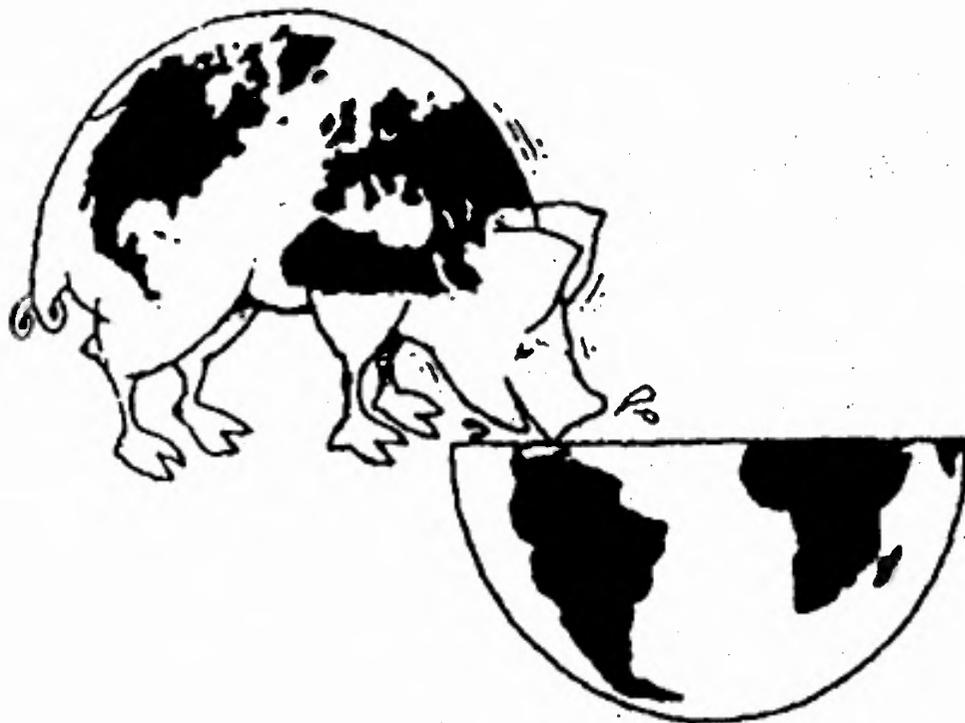
CE livre porte en sous-titre : « Révolution et contre-révolution sous la domination coloniale ». Sa couverture reproduit une huile sur toile de l'auteur, *Saïgon en insurrection*, éclatant de rouges, de jaunes, de bruns en hautes flammes déformées où se manifestent l'horreur, l'indignation et l'espérance. C'est beau comme le colorisme de Van Gogh, créant un lien psychologique puissant entre révolution et art, prolongement naturel du sens de la tragédie humaine chez Ngo Van.

Son auteur, installé en France depuis 1948, avait déjà publié *Divination, magie et politique dans la Chine ancienne* (Puf), collaboré aux *Chroniques vietnamiennes* de 1986 à 1991, ainsi qu'au *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier* de Maitron, écrit dans les *Cahiers Léon Trotsky*, n° 40 et 46, deux articles liminaires à son livre et, surtout, donné une série de remarquables articles sur le Viet-Nam dans ICO, ancêtre de l'actuel « Echanges et Mouvement ». Né en 1913, dans une famille paysanne d'un hameau proche de Saïgon, la « perle de l'Empire français », Ngo Van commença à travailler dès l'âge de treize ans. A moins de vingt ans, il s'engagea dans le mouvement communiste oppositionnel (trotskyste) et en partagea pleinement la lutte. Vers 1931, avec d'autres camarades d'idées, notamment Ho Huu Tuong et Trinh van Lân, Van ébaucha un projet d'« Amicale de coo-

lies, chauffeurs et employés », fut au nombre des fondateurs de la « Ligue des Communistes Internationalistes » et maître d'œuvre de son journal « Révolution Permanente ». Il subit, en 1936, un emprisonnement à la Maison centrale de Saïgon, où il participa à une grève générale de la laim. Ngo Van écrivit « Vu à Moscou », brochure sur les procès staliniens de Moscou, aussitôt interdite par la « Sureté politique » et, en 1939, se retrouva à la prison de Mytho, puis en 1940, assigné à résidence forcée au chef-lieu de Travin, dans le delta du Mékong.

C'est donc le témoignage et le regard de l'intérieur d'un militant inspiré par Trotsky jusqu'en 1948, qui sont donnés ici.

DES le premier chapitre, le livre nous emporte dans une lecture dont l'intérêt ne baissera à aucun moment ; ce livre a trop de relief pour ennuyer. C'est le tableau d'ensemble indiquant la succession et les relations des événements et des doctrines : la conquête coloniale de l'Indochine par la France de l'ancien régime royaliste, avec son cortège de monstruosité de civilisatrice chrétienne ; la résistance passéiste de la classe des mandarins-lettrés à la pénétration sauvage du capitalisme français, sans pour autant mettre en chantier le développement des forces productives et les réformes politiques qui eussent permis de sortir le pays de son arriération ; les



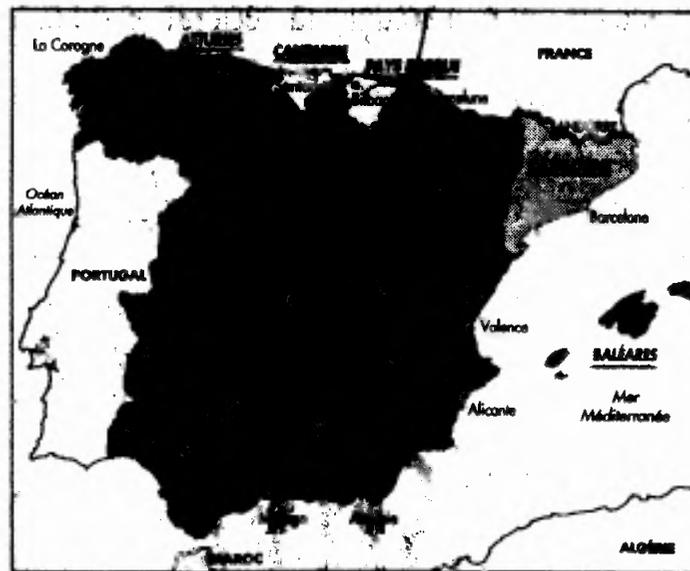
grèves sauvages, occupations d'usines... Dans un exemple, les ouvriers envahissent les demeures des dirigeants, sortant le luxueux ameublement dans la rue pour montrer comment les dirigeants s'enrichissaient aux dépens des ouvriers.

CHINE

Breaking China (*Socialist Review*), série d'articles dans *Problèmes économiques* n° 2410
Les troubles sociaux

derrière Made in China (*Labor Notes*, 12/94)
La longue marche du mouvement ouvrier (*In These Times*, 6 février 95)
Beaucoup d'interrogations sous le ciel de Beijing (sur la conférence internationale des femmes de l'été dernier) (*Hika* n° 61) (en espagnol)
Des textes publiés dans *Perspectives Chinoises* aident à mieux comprendre les transformations présentes en Chine. Dans le n° 29
« Le village du Zhejiang :

les communautés de provinciaux dans les grandes villes » et « Que sait-on des millionnaires chinois ? » Dans le n° 30, « Est-ce la fin des "zones économiques spéciales ?" » et « Le bond du Fujian dans l'économie chinoise »
Dans les prochains numéros ou séparément, nous publierons une série d'articles sur la Chine, à la fois témoignages directs et résumés d'articles divers sur la situation actuelle en Chine.



Les dix-sept régions autonomes d'Espagne : les élections du dimanche 28 mai étaient destinées à élire les députés de treize de ces régions, les quatre autres (Andalousie, Catalogne, Galice, Pays basque) organisant séparément leur propre consultation (la Catalogne l'a fait en novembre). En même temps, les électeurs votaient pour les quelque 65 000 conseillers municipaux des 8 000 communes du pays. Toutes les grandes villes, cette fois, étaient concernées par le scrutin.

chologique des gens est accomplie par les médias, qui parlent même d'une très grave situation de crise d'Etat, pareille à celle de 1936 ! Enfin, il faut se rendre compte qu'il s'agit surtout d'une crise médiatique, laquelle a des répercussions sur l'ensemble de la vie sociale et économique espagnole, mais pas dans la mesure où on pourrait le penser à la lecture des journaux (ou en regardant la télévision). En tous cas, ces problèmes ne cachent pas d'autres réalités.

La situation d'instabilité généralisée et de perte de confiance dans l'Etat ne favorise guère l'attraction de capitaux, pas plus que l'adoption de mesures destinées à faire face à la détérioration des conditions de travail et de vie. Par ailleurs, les difficultés économiques et sociales que traverse l'Espagne doivent être rapportées aux changements qui ont lieu dans la dynamique du capital. En fait, les investissements étrangers continuent au même rythme que ces dernières années ; la plupart des capitaux vont vers des activités non productives (bourse et finances, immeubles, acquisition des réseaux de commercialisation, réaménagement des installations productives

déjà existantes, etc.). Or, les capitaux qui arrivent n'entreprennent de nouvelles activités que dans une très faible proportion.

Il semble que l'Espagne n'intéresse pas comme centre de fabrication ou de montage. Après les changements opérés dans la situation géo-économique européenne, l'Espagne a perdu son intérêt productif. Quelques grandes entreprises transnationales ont annulé leurs investissements prévus, ou bien, comme récemment IBM, ont abandonné leurs activités de fabrication en Espagne. A son tour, le PSOE a fait tout ce qu'il a pu : dérèglement du marché du travail, diminution des salaires, précarisation enfin de la situation générale des salariés. A ce propos, un exemple significatif : selon un rapport de l'Union des banques suisses, en 1994 le salaire annuel d'une ouvrière du textile est devenu un peu plus élevé à Séoul qu'à Madrid. Face à cette situation, il n'y a pas résistance, mais plutôt résignation, repli sur l'appui économique de la famille et diminution de la consommation (le président catalan, Jordi Pujol, lançait voilà

quelques mois un appel à consommer plus, puisqu'une fois récupérée l'activité productive, il fallait pousser les gens à la consommation). Dans une lettre précédente*, j'avais quelques remarques qui expliquent le manque de réponse, même au niveau syndical. Toute l'énergie des syndicats est concentrée dans la recherche d'une solution pour les chefs des appareils (dans le nouveau cadre des relations du travail). L'ensemble des travailleurs, à commencer par les plus jeunes, est paralysé par la peur du chômage, dans un plan général caractérisé par l'individualisation

* « La situation en Espagne après la grève générale du 27 janvier. Voir *Echanges* n° 78, 1994, page 44 »

la plus poussée que l'on puisse imaginer. De son côté, la gestion du procès de restructuration sociale continue avec l'aide du budget communautaire.

C'EST pour cela que Felipe Gonzales ne veut pas démissionner, puisque la présidence de la Commission européenne revient à l'Espagne pendant les six derniers mois de 1995. Il semble qu'il y ait encore beaucoup de problèmes (négociation de la pêche avec le Maroc, libéralisation des communications et fin du monopole de Telefonica, etc.) qui doivent être résolus par les socialistes avant de franchir le passage à la droite. Parfois, il est difficile de comprendre cette résistance à l'abandon du pouvoir par un PSOE rongé par les

« Land and Freedom » : à propos du film de Ken Loach

Un flot de commentaires et de rappels historiques accompagnent la sortie remarquée du film de Ken Loach *Land and Freedom*.

◆ Dans *Die Aktion*, supplément au n° 133-136 « Land und Freiheit » (en allemand).

◆ Dans *Balance* n° 2 juin 95 : texte du Poum sur mai 37 et le problème du pouvoir dans la révolution espagnole (Orwell, Nin, Gorkin) (en espagnol).

◆ « *Land and Freedom* 1936 en Espagne », interview de Broué dans *Rojo y Negro*, juin 95 : en français dans *Le Coquelicot*, n° 3, oct. nov. 95;

◆ Dans *Le Monde libertaire* (n° 1011, 5 octobre 1995), une page intitulée « Regard anarchiste sur *Land and Freedom* » rappelle que « le Poum se référait au

bolchevisme et, de ce fait, accordait au parti le rôle primordial, laissant aux syndicats le rôle de comparses » tout en estimant que Ken Loach « peut se permettre pas mal d'approximations ».

◆ *Alternative Libertaire* (n° 37, novembre 95), à propos du film de Ken Loach, résume en deux pages, « Utiles rappels sur la révolution espagnole », le point de vue libertaire sans concession sur les « leaders des organisations officielles de la CNT et de la FAI, prisonniers d'abord de leur antigouvernementalisme incantatoire, vite piégés par le chantage à l'unité antifasciste (qui) firent accepter par leurs organisations l'entrée de trois ministres dans le gouvernement catalan... puis de cinq ministres

dans le gouvernement central à Madrid ». Décrivant bien les tentatives réprimées par le pouvoir d'Etat gestionnaire du capital de créer des organes d'une gestion collective de la société par les producteurs eux-mêmes, le texte ne va pas pourtant au-delà (tout comme pour la présence de « ministres anarchistes ») pour en aborder les causes profondes – reliées au niveau de développement économique de l'Espagne d'alors. (Rappelons que ces questions furent abordées il y a des années dans un ouvrage, *De l'antifranquisme à l'après franquisme - Illusions politiques et lutte de classe* [par C. Brendel et H. Simon, *Echanges* et Spartacus, quelques exemplaires disponibles].

impérialistes utilisent les affrontements en Bosnie » (*Le Proletaire*, n° 432)
 • Workers'Aid for Bosnia (PO Box 9, Ecles SO, Salford, M 30 7FX, U.K.) : « Fight fascism, Stop ethnic cleansing, Stop the division of Bosnia-Herzegovina » (en anglais)
 • « Bosnie : les bombardements de l'OTAN montrent les buts réels des grandes puissances. Derrière les mensonges des "forces de paix" se cachent les manœuvres des grandes puissances » (*Workers Voice*, n° 78 et 79, été 1995)
 • « La guerre en Bosnie, prélude à des conflits plus importants à venir » (*The People*, 12 août 1995)

AFRIQUE

AFRIQUE DU SUD

• « Un an en Afrique du Sud : que reste-t-il de la gauche sud-africaine ? » (*Against the Current* n° 58, sept.-oct. 1995)
 • « Un an d'exploitation démocratique multiraciale »

(*Workers Voice* n° 78, juillet-août 1995)

• « Blocus routier » (*South African Labour Bulletin*, vol. 18, t. 5, novembre 1994) : intéressant article discutant une grève sauvage d'un groupe de routiers en Afrique du Sud qui s'appelle Turning Wheel – « La roue tournante du mouvement ouvrier international » – ; ce groupe a lancé le blocus des grands axes routiers : plusieurs milliers de routiers abandonnent leurs camions sur les routes ou organisent des opérations escargot. Le syndicat, Transport and General Workers Union, officiellement de « gauche », s'est trouvé complètement débordé par ceux de ses membres participant à cette lutte. Les officiels du syndicat dénoncèrent Turning Wheel, menaçant d'expulser tout membre qui participerait à de telles actions dans le futur.
 • Articles sur l'Afrique du Sud dans *In Defence of Marxism*, octobre 1994
ALGÉRIE
 • « Guerre civile : l'impasse algérienne »

(*Alternative Libertaire*, n° 32)

• Un article du *Monde* (4 octobre 1995), dans un long texte « Algérie, le business continue », sur les relations économiques entre la France et l'Algérie, souligne : « Les risques sont énormes, mais les bénéfices sont assurés car en dépit de la situation politique, le commerce avec l'Algérie n'a jamais été aussi florissant... »
 • « Algérie, pour un front social » (*La Gauche*, n° 6, 23 mars 1995)
 • Algérie - Problèmes économiques n° 2411

MOYEN-ORIENT

• *Travailleurs et classe ouvrière au Moyen Orient*, par Zachary Lockman (State University Press) : recueil d'essais sur l'histoire du mouvement ouvrier au Moyen-Orient, contient beaucoup d'informations précieuses et de documents sur les luttes ouvrières dans les dernières décennies en Egypte, Turquie et Irak, où des luttes particulièrement importantes ont surgi :

DOCUMENTS

EUROPE

BULGARIE

• Bulgarie (*Alternative Libertaire* n° 31, février 1995)

ESPAGNE

• « Asturies : luttes ouvrières » (en espagnol, *El Acratador*, n° 45/46). Le n° 47 de *El Acrator* contient une feuille en espagnol, *A Infos*, donnant de brèves informations sur des actions dans les domaines les plus divers.

IRLANDE

• « L'Irlande dans le nouvel ordre mondial » (*Courant Alternatif* n° 51 et 52)

ITALIE

• Création d'une confédération autogestionnaire (*Alternative Libertaire* n° 36, octobre 1995)
• « L'émergence d'un mouvement de base, les Cobas, dans le mouvement ouvrier italien » (en anglais, de *Capital and Class* - copie à *Echanges*) ; « Les Cobas », *Confrontations* n° 25, juin 1994.
• Dans *Alternative Libertaire* n° 36, octobre 96 figure un tableau

donnant un aperçu des organisations syndicales et parasyndicales en Italie. Signalons une brochure d'*Echanges* : *The Cobas, Italy 1986-88, a new rank and file movement* (David Brown), malheureusement en anglais et qui n'a jamais été traduite malgré toutes nos bonnes intentions de le faire.

• « Quel avenir pour la lutte ouvrière ? » (*Le Proletaire*, n° 431, mai-juin 1995)

• *Collegamenti Wobbly (per l'organizzazione diretta di classe)*, nouvelle série, n° 1, janvier/juin 1995 (en italien) : la présentation insiste sur la nécessité de repenser la fonction générale de la revue en raison des mutations du système capitaliste et de la lutte de classe. Au sommaire :

« La politique et le social » développe des thèses de travail se référant à la situation italienne ; « Le travail fatigue » (sur la réduction du temps de travail) ; « Finance et production, le post-fordisme » ; « Militantisme ouvrier et communication directe » ; « Planification

de base et conseils ouvriers (les principes fondamentaux du GIK-H) ;

« "Therapeutische Spiele", ou Légère Contribution à la fondation de l'anthropologie politique du militant d'extrême gauche comme discipline indépendante. »

• Critique (en anglais) de la traduction anglaise de « La gauche communiste italienne, 1927-1945 », publié par le Courant Communiste International (CCI) parue dans *Revolutionary History*, vol 5, n° 4 (copie à *Echanges*)
• « Cronologia de Bordiga » : numéro de *Balance* (en espagnol) sur l'itinéraire et les écrits politiques de Bordiga.

POLOGNE

• « La révolution des managers revisitée : le cas des privatisations en Pologne » (en anglais, de *Capital and Class*, copie à *Echanges*)

YOUgoslavIE

• « Guerre impérialiste contre le prolétariat mondial » (*Communism*, n° 9, août 1995 - en anglais)

• « Les rivalités

lutes entre fractions et les scandales. Peut-être cette résistance est-elle due au fait que le PSOE n'a pas encore accompli ses engagements en ce que concerne le rôle de l'Espagne dans le cadre européen (sans doute l'enjeu des stratégies des blocs des pays dans l'ensemble de l'Union européenne exige-t-il quelque chose en plus de Felipe Gonzales ; or, le gouvernement allemand, aux intérêts duquel est subordonnée la politique communautaire espagnole, souhaite que la présidence espagnole de l'Union européenne se fasse avec F. Gonzales) et tout autant à la méfiance des fractions hégémoniques du capital à l'égard de la capacité réelle de la droite à gérer la nouvelle phase de l'accumulation du capital. De toute manière,

de la part des salariés, l'indifférence et la passivité sont les caractéristiques dominantes. Tout ce qui se passe sur la scène du spectacle politique reste assez loin des intérêts quotidiens des gens qui, surtout dans le milieu social le moins « compétitif » (ouvriers vieillissants, femmes, jeunes) sont plutôt préoccupés à trouver un boulot où toucher quelque argent, bien qu'il soit précaire et mal payé. Il fut un temps où la chronique des mobilisations ouvrières marquait la réalité sociale espagnole ; par contre, aujourd'hui, il est de plus en plus évident que la connaissance de ce qui se passe au rez-de-chaussée doit être recherchée dans les organisations de l'assistance sociale.

(22 juin 1995)

PAYS-BAS

GRÈVE SUR GRÈVE À AMSTERDAM

Contrôleurs des tramways, pâtisseries d'une grande chaîne de supermarchés, dockers, travailleurs du bâtiment : face aux restructurations, les protestations se sont succédées en 1995. Et les chauffeurs de bus se sont en outre heurtés aux tentatives de leur direction de faire déclarer la grève illégale

Le premier trimestre de 1995 a connu grève sur grève aux Pays-Bas. En fait, tout était déjà commencé en décembre précédent. A Amsterdam, les autorités municipales avaient installé des contrôleurs dans les tramways de la ville. Ils étaient payés différemment des autres travailleurs des trams. Quand ils réclamaient une augmentation, le conseil municipal leur répliqua que c'était impossible pour des raisons financières et qu'ils n'avaient qu'à quitter s'ils n'étaient pas contents. A la mi-décembre, les trams d'Amsterdam s'arrêtaient brusquement. Conducteurs et contrôleurs se mettaient en grève contre les projets de la

municipalité. Les contrôleurs disaient que leur travail contribuait largement à la sécurité dans les trams. Le vandalisme des casseurs a décréu, de même que les voyageurs sans ticket. Les grévistes ne comprenaient pas pourquoi le conseil municipal pouvait tomber d'accord avec une décision qui paraissait contraire à l'intérêt du public. La grève était entièrement spontanée. Elle aboutit à un accord entre Amsterdam et le gouvernement. Les contrôleurs obtenaient l'augmentation qu'ils exigeaient et l'embauche de nouvelles recrues. Mais avec cette restriction que les nouvelles recrues débuteraient à un salaire inférieur à celui des anciens. Peu après le début de la nouvelle année, les

grèves se succédèrent. En janvier et février, les pâtisseries d'une grande chaîne de supermarchés se mettaient en grève contre une restructuration avec d'importants licenciements. La grève était sauvage et le directeur capitula immédiatement : pas de licenciements et un autre plan de restructuration.

Ensuite vint une grève importante des chauffeurs de bus. Quelques semaines auparavant déjà, en décembre, une grève sauvage avait éclaté dans le nord du pays. C'était seulement un avertissement qui ne dura guère. En janvier pourtant, le trafic de bus fut pratiquement arrêté pour longtemps dans tout le pays. Les chauffeurs demandaient une augmentation, mais leur action était aussi contre un horaire plus flexible. Pour eux, ces deux revendications étaient très importantes.

QUICONQUE ayant suivi quotidiennement les événements, a dû avoir plus d'une fois le sentiment de vivre tantôt un mélodrame, tantôt une comédie classique. Par deux fois, une compagnie de bus ou un

groupe de ces sociétés plaidèrent leur cause devant un tribunal. La première fois, c'était une seule d'entre elles qui cherchait à obtenir un jugement interdisant la grève, et ce à un moment où ses propres chauffeurs n'avaient pas encore entamé la grève. Le juge décida que la grève projetée serait parfaitement légale. Mais ce que l'on voit dans une comédie classique se manifesta alors. La grève, ainsi déclarée légale, n'éclata pas.

Le second jugement était requis par un groupe de sociétés de bus et les deux plaignants - le syndicat des transports et les sociétés - crièrent victoire. Le

juge reconnaissait que la grève était légale, mais seulement à certaines heures de la journée : il était interdit aux chauffeurs de faire grève aux heures de pointe. Le syndicat qui criait « victoire » tombait en opposition complète avec les chauffeurs parce que ce jugement entérinait la flexibilité du travail que les compagnies voulaient imposer (le projet faisait circuler moins de bus - donc moins de travail - entre 10 heures du matin et la fin de l'après-midi, tout comme au début de la soirée). Là, tout devient comique ou tragi-comique. En Pays-Bas, il y a deux syndicats des transports : un plus ou moins social-démocrate, l'autre chrétien.

Le syndicat chrétien acceptait un contrat collectif rejeté par l'autre syndicat. A ce moment, la confédération syndicale social-démocrate - FNV - critiquait le syndicat chrétien, qui révéla alors que ce même FNV, lors des négociations pour le contrat collectif, n'avait fait aucunement objection à ce nouveau contrat qui entérinait la flexibilité : c'était seulement la crainte d'un conflit avec la base qui l'amenait à retourner sa veste.

Le conflit dura des semaines, car les directions ne vou-

laient pas céder - en présence de nouvelles revendications avancées par le FNV -, lequel, étant donné la pression de la base, ne pouvait pas non plus s'engager dans la voie du compromis.

Tout aussi comique était l'attitude de l'association des usagers qui, quotidiennement, ressassait l'indignation du public : proclamant qu'elle allait traduire la grève en justice, ce qu'elle se garda bien de faire.

Et que dire d'un syndicat qui, après six semaines de grève, annonça qu'il acceptait un arbitrage mais qui, au moment décisif, ne s'y engagea pas.

tout au moins dans l'immédiat.

Mais en mai 1995, alors que le syndicat appelait à une grève, le gouvernement, dans une période préélectorale, « durcit sa position sociale », lança un mandat d'arrêt contre quinze responsables syndicaux qui avaient été impliqués dans l'action contre le conseil d'administration. Les responsables syndicaux cherchèrent asile dans les sanctuaires traditionnels, la principale cathédrale de Séoul et le temple de la plus grande secte bouddhiste de Corée. Tout fut hautement médiatisé, les responsables hébergés au temple bouddhiste firent la grève de la faim et, après quinze jours, la police spéciale anti-émeute - qui avait depuis le début fait le siège des asiles - les envahit et arrêta tous les responsables syndicaux.

Le samedi suivant, deux mille étudiants se battaient avec les flics - avec des cocktails Molotov - pour protester contre l'attaque gouvernementale.

Il y a eu aussi des grèves à l'usine d'automobiles Hyundai à Ulsan... le plus grand problème a été de trouver des ouvriers ou des camarades avec une vision internationaliste... Nous avons rencontré une trotskiste, militante dans les années 50, mais en fait une ancienne activiste qui ne participe plus aux luttes. La plupart des Coréens, y compris étudiants et ouvriers, et presque tout le monde, revendiquaient en premier lieu la réunification du Nord et du Sud.

Bien que l'on trouve une conscience de classe élevée dans des secteurs comme la métallurgie, il semble n'y avoir que peu de solidarité avec les ouvriers émigrés du Népal, des Philippines, du Pakistan, du Bangladesh, du Vietnam, du Nigeria, qui travaillent jusqu'à quatorze heures par jour six jours par semaine pour des salaires incroyablement bas.

Un Philippin m'a dit qu'il se faisait 600 dollars philippins par mois (3 000 F), mais un Népalais travaillant dans la même usine ne gagnait que 250 dollars philippins par mois (1 250 F).

La Corée, homogène ethniquement, était connue au XIXe siècle comme le « royaume des ermites » à cause de son isolationnisme.

Aujourd'hui, les étudiants radicaux et les militants ouvriers semblent avoir mêlé cet isolationnisme d'antan à un anti-impérialisme présent, ce qui peut constituer un obstacle direct à une véritable lutte révolutionnaire. Je n'aime pas paraître pessimiste ; en fait, j'ai rencontré quelques jeunes antinationalistes qui s'étiquettent eux-mêmes anarcho-communistes. Adolescents, ils ont combattu dans la rue lors des luttes explosives de la fin des années 80 et s'intéressent aux théories révolutionnaires qui seraient valables aujourd'hui. Malheureusement, ils ne participent actuellement à aucun groupe ni lutte, mais tout semble fermenter de nouveau maintenant...

La "THEORIE", c'est quand on sait tout
mais que RIEN ne fonctionne



Tokyo, la secte a tué le frère d'une croyante qui s'était opposé à la donation de la grande fortune de sa sœur. A l'occasion de ce meurtre, la Préfecture de police de Tokyo a décidé de mener une enquête bien organisée contre la secte, toujours source de problèmes.

Après avoir reçu cette information des croyants de la police, la secte a brusquement réalisé les attentats afin de dévier l'enquête policière vis à vis d'eux. En même temps, les troubles en résultant seront considérés comme la réalisation partielle de la prophétie de la guerre prochaine.

A travers tout ce qu'Aum a fait, le plus impressionnant et le plus effrayant pour moi, c'est que les gens de la secte ou leurs dirigeants considèrent l'homme et la société comme quelque chose de mécanique composé simplement. Si un croyant connaît le secret, la secte lui donne un choc électrique à la tête pour lui faire perdre la mémoire. Avant qu'en justice les juges expriment un jugement défavorable à Aum, la secte avait tenté de les tuer (premier attentat au sarin à Nagano).

Manque de considération profonde, manque d'amour ou de fraternité envers les autres, manque du sens de la réalité. Certains notent que ces traits sont communs aux générations nourries par la fiction scientifique des dessins animés. Ils ont sans doute raison. Mais il me semble qu'en arrière-plan, beaucoup plus profond et beaucoup plus général, se trouve le monde trop artificiel depuis la naissance, où chacun peut faire tout presque immédiatement, sans mûrir.

Au sujet du manque d'amour ou de fraternité envers les autres, on trouve un reflet du caractère du chef. Il n'est pas religieux, mais trompeur, trompeur, agressif et ambitieux. Presque aveugle, ayant eu beaucoup d'expériences ratées, il emmagasinait en lui la haine et l'hostilité contre la société.

Note : J'ai écrit cela, simplement pour l'expliquer en gros aux amis français, de mémoire, d'après la lecture des journaux japonais. Bien sûr, il reste beaucoup d'énigmes à préciser sur Aum.

CORÉE DU SUD

LETTRÉ DU PAYS DU MATIN CALME

... Je suis ici depuis onze mois et ai suivi les luttes – malheureusement, le plus souvent à travers les médias, mais je puis ajouter quelques informations.

JE commencerai avec le syndicat du métro. Bien que les journaux disent le contraire, les travailleurs ont entamé le 5 août une grève du zèle qui a entraîné un chaos total dans le trafic de banlieue et qui, de toute évidence, contraignit la direction à concéder une augmentation de salaires et à abandonner la mise sous séquestre des biens du syndicat, saisis il y a un an, soit-disant en compensation des dommages causés par la grève de l'an passé.

Une autre lutte qui demande des éclaircissements est celle des « télécoms » coréens. Dans le cadre du programme gouvernemental de privatisation, Korean Telecoms menace de vendre plus de la moitié des parts encore détenues par l'Etat. Ceci pour contraindre les travailleurs à faire des concessions pour « sauver leurs emplois ». A l'automne dernier, des syndicalistes plus militants, demandant une augmentation plus substantielle de salaires, envahirent un conseil d'administration, en passant par les conduits d'air conditionné pour faire irruption dans la salle de réunion et, comme un commando, submergèrent la réunion en criant leurs revendications. Ils furent arrêtés, puis relâchés sans qu'aucune charge ait été retenue contre eux,

Et que dire d'un autre syndicat qui, ayant déclaré qu'il n'accepterait jamais un arbitrage, s'y soumit finalement. Que penser des employeurs qui s'opposaient farouchement à tout arbitrage pendant deux semaines et qui, soudainement, donnèrent leur agrément.

JAMAIS auparavant, dans un conflit social aux Pays-Bas, on n'avait vu de tels développements contradictoires. Tant de détails qu'on ne pouvait espérer ou prévoir, qui masquaient tous les autres faits qui avaient une importance réelle. Pourtant, derrière la scène, on pouvait voir les contradictions réelles et faire le tri entre ce qui était réel et ce qui n'était qu'apparence. Tout d'abord, force est de constater que la résistance aux plans de réorganisation ne venait aucunement d'un syndicat, mais des travailleurs, hors de toute influence de leur organisation. La grève sauvage dans le nord de la Pays-Bas que nous avons évoquée était un signal clair quant aux véritables préoccupations des travailleurs. Elle n'était que le prologue de ce qui allait suivre.

Quelques jours plus tard, le rideau se levait sur la grande bataille. Le syndicat avait compris qu'il devait d'abord montrer les dents, quitte à avaler ensuite quelque compromis honteux : le samedi 14 janvier, le FNV décidait qu'une grève devait se dérouler les 19 et 20 janvier. Les chauffeurs revendiquaient 2,25 % et plus de temps de repos. Les directions proposaient seulement 1,89 % et rien d'autre. Le 16 janvier, le syndicat chrétien décidait de se joindre à la grève.

Deux jours plus tard, le 18 janvier, ce même syndicat signait un compromis avec les directeurs, qui offrait 2,25 %, mais sous condition d'acceptation des nouveaux horaires flexibles. Poussé par sa base, le FNV jugeait cela « acceptable ».

La grève lancée par le FNV ne devait durer que deux jours, mais à la fin de la deuxième journée, les travailleurs ne voulaient pas reprendre.

Le groupe des compagnies menaçait d'aller en jus-

tice si la grève se prolongeait, mais lorsqu'elle se prolongea effectivement, il ne se passa rien. Apparemment, les dirigeants des compagnies espéraient que si la grève durait plus longtemps, les récriminations des usagers amèneraient un climat favorable autorisant l'interdiction judiciaire de la grève.

Comme nous l'avons signalé, le président du tribunal d'Utrecht déclara que la grève était légale, mais l'interdit aux heures de pointe au motif qu'une grève de 24 heures serait par trop préjudiciable aux 1 200 000 voyageurs transportés quotidiennement. « Si nous avons le droit de faire grève, bien que pas 24 heures d'affilée, alors le droit de grève n'est pas affecté ; nous avons donc gagné ». Naturellement, ces propos d'un porte-parole syndical dissimulaient le fait que ce que le juge avait décidé ne différait guère de ce que les directions voulaient obtenir avec l'introduction de la flexibilité.

Après ce jugement, les négociations recommencèrent. La grève fut suspendue l'espace d'un week-end, mais les négociations échouèrent. Si le syndicat avait trop concédé aux directions, la grève se serait montrée complètement inutile. Après cet échec, la grève continuait. Le porte-parole du FNV admettait pourtant que le syndicat avait lâché du lest sur la revendication de meilleures conditions de travail.

CELA signifiait que le rideau se levait sur le dernier acte, quoiqu'il fallut attendre encore quelque temps, c'est-à-dire que la grève dura deux semaines de plus. Le 14 février, jour de la Saint-Valentin, tous ceux qui étaient impliqués, les deux syndicats et les patrons, signèrent un accord (à cause de la date, il fut baptisé « l'accord de la Saint-Valentin »). C'était un accord de principe qui comportait pour les parties présentes l'acceptation d'un arbitrage. Après cela, la grève était terminée, mais les chauffeurs étaient perplexes. La bureaucratie syndicale clamait victoire, mais les chauffeurs n'en sentaient

pas le souffle. Les arbitres désignés avant la reprise du travail déclaraient qu'ils admettraient qu'une flexibilité dans les horaires soit retenue, mais pas autant que ne le voulaient les patrons. Quelques semaines plus tard, quand ils rendirent leur arbitrage, celui-ci comportait plus de flexibilité qu'il n'en avait été question avant. Les commentaires des journaux étaient unanimes : la grève des chauffeurs était un échec.

AVANT que cette grève ne finisse, une autre grève éclatait dans le port d'Amsterdam et les employés de banque menaçaient de se mettre en grève. Cette dernière grève n'eut pas lieu car les employés acceptèrent un compromis proposé par les patrons. Les directeurs des entreprises du bâtiment étaient moins enclins aux concessions, de sorte qu'on y vit s'y dérouler une grève de courte durée. Dans

beaucoup d'autres entreprises, des ordres de grève furent lancés par les syndicats sous la pression de la base. Ce fut le cas pour « Cumbines Terminals » d'Amsterdam, une entreprise du port en difficulté qui voulait licencier une bonne partie de son personnel. Dans le port d'Amsterdam, d'autres grèves surgirent, toutes sauvages à leur début. Dans l'une d'elles, à « Containers Terminals », la grève fut reconnue officiellement par le syndicat, mais toutes les décisions à prendre furent transmises à un comité de grève autonome formé par les travailleurs eux-mêmes.

La raison en est dans le fait que le syndicat craignait de se trouver condamné par un tribunal. Ce que le comité autonome organisait, jamais le syndicat n'aurait pu le faire. Par exemple, les travailleurs allèrent d'Amsterdam à Rotterdam pour manifester devant le siège de « Container Terminals » et tenter d'obtenir que les dockers de Rotterdam entrent dans la lutte. A Amsterdam, ils bloquèrent l'entrée de la firme avec un énorme container, de sorte que les non grévistes ne pouvaient entrer. La direction porta l'affaire devant le tribunal, non pour faire déclarer la grève illégale, mais pour que l'entrée soit débloquée. Ce qu'ils obtinrent effectivement.

Après cela, une médiation derrière les portes closes entre syndicat, direction, actionnaires et la ville d'Amsterdam, concoctèrent un plan social garantissant les emplois et trouvant une solution aux difficultés financières de la firme.

LA grève dans le bâtiment prit le relais des grèves pour être la plus longue dans cette branche depuis la Seconde Guerre mondiale. Syndicat et directions restaient fermes sur leurs positions, mais après des semaines de grève, soudainement, trouvèrent un compromis qui n'était guère meilleur que ce que les directions avaient offert avant que la grève commence.

Pas étonnant que chacun ait pensé que la grève n'avait servi à rien. ■

commun tout à fait enfantins. Mais les gens qui n'ont pas la faculté de penser par eux-mêmes les croient, sous le contrôle moral de la secte : vie complètement isolée du dehors, sans toutes les informations extérieures, répétition toute la journée des paroles données par le chef. Tant de croyants avouent comme motif de leur adhésion une maladie quelconque ou une expérience ratée.

La secte semble, en apparence, religieuse. Mais, en apparence. En réalité, pour le chef et les dirigeants proches de lui, le but principal est d'obtenir de l'argent et d'élargir leur influence, non seulement au Japon, mais dans le monde entier. Ils s'efforcent de recueillir de l'argent sans se cacher. Si quelqu'un entre dans la secte, il est obligatoire de présenter tout ce qu'il possède : l'argent liquide, les mobiliers et les immeubles.

D'après la secte, la fortune est une des causes de malheur et présenter sa fortune autant qu'on le peut sera visiblement récompensé ;

par exemple, la maladie serait guérie. Si le père d'un croyant est très riche, la secte ose l'attraper violemment et le faire enfermer, par exemple dans une chambre de leur hôpital ou lui donner un médicament en vue de le faire signer un acte d'abandon de sa fortune.

La secte a donc été souvent l'objet de procès. Certains groupes d'ex-croyants et des avocats se sont organisés contre la secte. Mais malgré une telle situation, Aum n'était pas ouvertement opposée à la société.

Le changement s'est produit il y a quelques années (sans doute trois ans, j'ai oublié la date précise), quand la secte a proposé plus d'une dizaine de candidats aux élections parlementaires, avec un résultat trop misérable, contrai-

rement à leur certitude (selon ma mémoire, même pour le chef les votes n'ont pas atteint le chiffre de mille).

Depuis, la secte a commencé à prendre une ligne complètement opposée à la société.

D'autre part, la prophétie sur la prochaine guerre mondiale s'est mise à changer (on ne sait pas pourquoi, mais certains notent qu'il s'agit de la santé inquiétante du chef). D'abord assez lointain, son début est devenu beaucoup plus proche, enfin la date s'en est précisée : 1996.

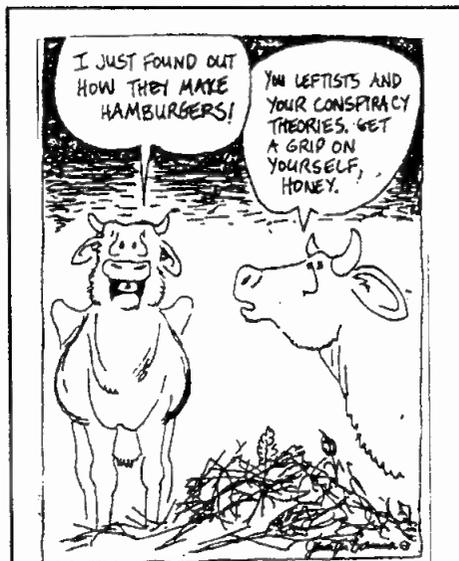
Sous prétexte de survivre à la guerre, la secte a commencé à fabriquer des armes (divers gaz et fusils) à côté de la production de drogue. Ces travaux ont été menés dans le secret par une minorité de gens autour du chef, sans le faire savoir à la plupart des croyants. Parmi ces complices, on trouve pas mal de scientifiques et de médecins, dont les motifs d'adhésion étaient variés. Mais pour les recruter, la secte leur a donné des

conditions privilégiées : places supérieures, étude libre avec l'argent nécessaire et un bon équipement. Cela a été très séduisant pour les scientifiques qui travaillaient dans la grande organisation (entreprises ou instituts universitaires) comme simples rouages. Les scientifiques, les médecins et les agents de police secrète dans la secte qui avaient une relation familière avec le chef se formaient pour les attentats au sabbat dans le métro de Tokyo. Action extraordinaire, donc pour eux une chance de promotion dans la hiérarchie de la secte.

Pour la plupart des Japonais, les attentats étaient inattendus et tout à fait incroyables. Pourquoi tuer un grand nombre de gens sans raison ? Mais pas sans raison pour la secte.

Quelques jours après l'affaire dans le métro de

Sous prétexte de survivre à la guerre prophétisée par le chef, la secte a commencé à fabriquer des armes de drogue. Ces travaux ont été menés par une minorité,



— Je viens juste de comprendre comment ils fabriquent les hamburgers!
— Vous autres, gens de gauche, et vos théories du complot, vous devriez mieux vous contrôler, ma chérie...

À PROPOS DE LA SECTE AUM

Pourquoi tuer un grand nombre de gens ? La secte n'est religieuse qu'en apparence. Pour le chef, le but principal est d'obtenir de l'argent et d'élargir son influence, non seulement au Japon, mais dans le monde entier. Et ce n'est qu'après un échec électoral, dans le cadre légal, que la secte a adopté une ligne opposée à la société.

L'AFFAIRE d'Aum est une expression de la maladie grave ou de la fragilité de la société japonaise d'aujourd'hui.

Je ne sais pas le chiffre précis, mais on dit que plus de dix mille personnes se trouvent dans la secte. Pourquoi si nombreuses ?

Premièrement, déjà depuis longtemps, le Japon est un pays où la concurrence sociale est très forte, surtout dans les milieux de la classe moyenne dont les parents ont envie de faire donner à leurs enfants les bonnes études (diplômes des universités privilégiées). C'est un reflet de la concurrence parmi les parents eux-mêmes pour le revenu, la promotion, en bref, le statut social. Mais en réalité, la plupart des gens restent misérables. On trouve beaucoup de jeunes qui n'ont plus espoir dans le futur. Ils sont exclus de la bonne carrière.

Deuxièmement, la société japonaise produit deux sortes de jeunes qui ne sont pas adaptables à la société actuelle.

Les premiers, les jeunes qui ne veulent pas être dans une société uniquement organisée pour la production et la consommation.

Les seconds, les jeunes qui ne sont pas adaptables à la vie sociale elle-même. C'est parce que depuis leur naissance, les enfants sont élevés en n'ayant que peu de chances d'établir le lien avec d'autres. Ils sont isolés, même à l'école (concours parmi les élèves), et même dans la famille (parents

qui travaillent, sans frère ou sœur) et s'habituent à passer le temps tout seuls avec la télévision ou la machine électronique pour jouer. En conséquence, s'ils arrivent à l'âge adulte, ils ne peuvent pas entrer dans la société : ni l'entreprise, ni l'université.

Ces gens-là, les non-adaptables, qui ont envie d'un appui quelconque, sont la cible de recrutement de la secte.

Pour recruter, la secte utilisait divers moyens : conférence, concert, etc., et surtout entraînement de yoga, ce qui sert normalement à tirer lentement (avec le temps) le pouvoir caché de chacun. Mais pour la secte, le yoga n'était qu'un moyen de donner l'expérience mystique, souvent en employant la drogue sans le faire savoir, pour faire croire à l'existence d'un autre monde. Accentuer le mystère comme quelque chose qui élargit la faculté de chacun ou qui donne le pouvoir surnaturel, est une caractéristique de cette secte, qui est séduisante pour les gens qui souffrent de leur impuissance (le chef affirmait qu'il pouvait voler quelques minutes grâce à son entraînement mystique qu'il avait reçu aux Indes).

D'autre part, la secte essayait toujours de faire peur aux gens en prophétisant une guerre mondiale toute proche et en affirmant que seuls leurs croyants pourront survivre.

Ces essais de la secte sont au point de vue du sens

LES LUTTES DES OUVRIERS DU BÂTIMENT DE BERLIN

1 400 000 personnes environ travaillent aujourd'hui en Allemagne dans le bâtiment. Parmi eux, 162 000 immigrants, venus pour la plupart dans les années 60-70, des pays traditionnels d'émigration, mais aussi, après 1989, d'Europe de l'Est, et de l'Ouest, notamment de Grande-Bretagne

Quelques informations de base : Crise et expansion

Aujourd'hui, le secteur du bâtiment de Berlin-Brandebourg est à la fois dans une situation d'expansion et de crise. La plupart des entreprises ont une productivité relativement basse et sont souvent lourdement endettées. Ces secteurs du bâtiment et des travaux publics qui dépendent des investissements publics (la construction des routes, par exemple) souffrent des réductions de crédits affectés au développement des infrastructures par les autorités régionales et locales. De plus en plus de sociétés font faillite, particulièrement celles d'Allemagne de l'Est. Souvent, celles qui sont des sous-sous-traitantes sont le plus sévèrement touchées par la concentration du capital.

D'autre part, il y a un boom de la construction à Berlin-Brandebourg et dans l'ensemble de l'Allemagne de l'Est, certainement sans égal en Europe. D'énormes projets nationaux, comme les autoroutes ou de nouvelles lignes ferroviaires, le nouveau quartier des ministères à Berlin (qui va redevenir la capitale fédérale), les gigantesques investissements privés dans des bureaux ou des centres commerciaux, la modernisation des vieux bâtiments de l'Allemagne de l'Est et le boom des maisons individuelles autour de Berlin, concourent à engendrer une croissance annuelle

de ce secteur de 40 à 50 %. Quelques chiffres pour l'ancienne RDA : lors de la réunification débutée en 1990, près de 600 000 ouvriers du bâtiment furent licenciés dans cette partie de l'Allemagne, les femmes et les émigrés partant les premiers.

Dans beaucoup de secteurs, le boom du bâtiment entraîne un manque de main d'œuvre. Avec, comme conséquence, des salaires relativement élevés dans le secteur bâtiment-travaux publics – presque au niveau des salaires équivalents en RFA.

Le nouveau prolétariat

En Allemagne actuelle, environ 1 400 000 personnes travaillent dans le bâtiment avec couverture sociale intégrale (sans compter ceux qui œuvrent dans des métiers subsidiaires).

Parmi eux, 162 000 immigrants. La plupart d'entre eux sont venus dans les années 60-70. La chute du « Mur », en 1989, et l'extension du Marché commun, en 1992, inaugurèrent une re-composition de ce secteur. Plus de 100 000 travailleurs d'Europe de l'Est et un nombre équivalent d'Europe de l'Ouest vinrent travailler « légale-

* Extrait de tracts et analyses publiés par T.I.M., c/o Sissina, Postfach 360 527 - 10 975 Berlin et reproduits dans *Collective Action Notes* n° 7-1995.

ment » (avec les papiers officiels) dans cette branche. Selon des chiffres donnés par les associations patronales et le syndicat du bâtiment (IG. Ban Steine Erden), chiffres auxquels on ne peut guère se fier, plusieurs centaines de milliers « d'illégaux » (sans permis) seraient venus les rejoindre. Ainsi, depuis longtemps déjà, le prolétariat du bâtiment n'est plus guère « national ». Au contraire, aujourd'hui, il est plus « international » que jamais.

Une seule classe ouvrière sur les chantiers ?

Une foule de conditions pour les ouvriers. C'est spécialement vrai à Berlin, la plus grande ville d'Allemagne et un des centres prolétariens. Là, le secteur du bâtiment est un secteur clé. En plus des vieilles communautés d'émigrés (principalement Turcs/Kurdes et Yougoslaves pour Berlin Ouest, Mozambicains et Vietnamiens pour Berlin Est), de nouvelles communautés ont émergé des pays de l'Est européen (principalement Pologne, ex-Yougoslavie, Tchèque), de l'Ouest de l'Europe (Irlande, Grande-Bretagne, Pays-Bas, Portugal) et de plus petits groupes de réfugiés d'Afrique et d'Asie. Mais ils ne diffèrent pas seulement d'après leur pays d'origine et leur langue. Ils ont différentes formes de statut légal en terme de résidence et de permis de travail :

- des illégaux totaux au marché noir du travail,
- des résidents « légaux » sans permis de travail,
- des ouvriers sous contrat à durée déterminée ou des saisonniers,
- des « indépendants » ou de faux « indépendants »,
- des bénéficiaires du chômage,
- des ouvriers bénéficiant de plans de « création d'emplois »,
- des équipes de quatre à sept (la normale) professionnels différents travaillant à la tâche ou acceptant jusqu'à 70 heures par semaine, ce qui peut être la norme pour certaines équipes.

En rapport avec cette situation, les salaires peu-

vent varier de 2 ou 3 DM de l'heure à plus de 30 DM (de 7 ou 10 F à plus de 100 F). La meilleure façon de séparer les ouvriers est l'approche raciste : peu d'Allemands et pas trop d'Européens de l'Ouest travaillent pour moins de 10 DM (35 F), alors que seulement quelques réfugiés ou Européens de l'Est gagnent plus de 70 F. Cette division se retrouve quant aux conditions d'habitat : certains travaillent dur pour pouvoir payer un loyer, d'autres vivent dans des immeubles vides complètement pourris ou dans des camps de réfugiés, dans des caravanes ou des conteneurs, d'autres sont SDF et vivent dans les rues ou partagent une chambre meublée avec trois autres ou plus.

Les anciennes règles de travail ont disparu

Depuis la prétendue « réunification », le travail garanti sous des conditions garanties, des conditions de vie stables, sont devenues rares dans cette branche. Les anciens standards de travail ont disparu, embauche et licenciement sont sans aucune règle et la mobilité totale entre villes et provinces prévaut partout. La plupart des ouvriers d'Allemagne ou de la Communauté Européenne dont le statut était garanti sont devenus des itinérants et/ou des journaliers. Les conditions de travail et de vie de quelques ouvriers du bâtiment à et autour de Berlin correspondent aux standards métropolitains, ceux de la plupart des autres aux conditions de la périphérie de l'Europe ou du Tiers-Monde - et cela au même moment dans la même ville.

Nouvelles luttes Construire une classe ouvrière ?

Il n'y a pas eu une seule grève sur un grand chantier du bâtiment au cours des dernières décennies en Allemagne, soit spontanée, soit organisée par un syndicat. Le secteur du bâtiment était réglé par

larguée -et pas à une petite échelle- parce que les patrons américains sont assez confiants dans le fait qu'ils peuvent survivre sans.

Mais comme le développement de la violence dans le travail le montre, le fait de ne pas avoir d'organes de médiation et d'intégration peut entraîner un retour de flamme.

Pour en revenir aux débuts des années 70, lors d'un cas spectaculaire qui avait largement polarisé l'attention, un ouvrier de l'automobile de Détroit, nommé James Johnson, avait tiré et tué plusieurs contremaîtres. Il fut acquitté quand un avocat radical le défendant parvint à convaincre le jury que les conditions épuisantes du travail sur la chaîne l'avait rendu temporairement complètement fou. A ce moment, le cas de Johnson avait été considéré comme une chose tout à fait exceptionnelle. Aujourd'hui, ces mêmes conditions se retrouvent partout et des cas semblables ne sont plus du tout isolés.

Peut-on être surpris de voir que dans le climat présent de pression et de chasse aux sorcières syndicales, des travailleurs en nombre limité, mais croissant, le dos au mur, en viennent à commettre des actes de désespoir individuels comme

prendre une arme à feu et tirer ou agresser d'une manière ou d'une autre leurs dirigeants ?

Pourtant, au même moment, avec le « vieux » mouvement syndical perdant à la fois ses membres et le pouvoir social réel qu'il possédait autrefois, le même ensemble de circonstances force maintenant quelques travailleurs dans des impasses de revanche individuelle qui, tout autant, peuvent conduire tôt ou tard à des explosions collectives.

LE type d'explosions qui pourraient ne pas être facilement contenues ou récupérées dans les frontières de routine, précisément parce que les patrons ont réduit le rôle médiateur des syndicats pratiquement à l'oubli. Si une telle situation surgissait -et les semences d'une telle explosion ont été répandues depuis longtemps déjà- même si on ne peut prédire où, quand ou même si elles surgiront, on pourrait voir les patrons tout d'un coup se pressant de reconstruire et de renforcer -une nouvelle fois- les syndicats.

C. P.
août 1995

La "PRATIQUE", c'est quand tout fonctionne
mais qu'on ne sait pas pourquoi.



époque, le profit par véhicule chez General Motors a grimpé de 549 dollars (2 700 F), alors que les effectifs, seulement depuis 1990, sont tombés de 329 000 à 250 000 et des prédictions d'analystes qu'ils descendraient encore de 50 000 en 1996. Ford et Chrysler offrent des chiffres semblables, où le fossé entre la productivité et le profit et le déclin des effectifs est même encore plus dramatique.

Ford et Chrysler ont accru récemment leur profit par véhicule, respectivement de 945 dollars et 1 860 dollars (4 500 F et 6 500 F). Malgré des tonnes d'évidence contraire, l'ancien vice-président de UAW, Irving Bluestone, pouvait déclarer lors d'une interview à un journal de Detroit que les attaques armées au travail « sont des actes impliquant des individus qui perdent les pédales s'ils ne sont pas déjà plutôt cinglés. Essayer de généraliser à partir de ça est une lourde erreur ».

AJOUTANT à cette confusion, un porte-parole de la General Motors commentait en ces termes un sabotage qui avait réussi à stopper

la production de l'usine de Livoin pour plusieurs jours : « Relier cet incident à un problème plus important qu'aurait General Motors, c'est vraiment tirer sur la corde ».

Dans les postes qui ont vu un accroissement de la charge de travail et des réductions d'effectifs ~~versant à prendre~~ les postes « plus compétitives » en ~~de~~ rivaux privés comme Federal Express et UPS, la situation se combine à un style de management exceptionnellement inhumaine. « C'est comme une opération militaire, comme

dans une plantation », déclare Greg Bell, président de la section du syndicat des postiers américains de Philadelphie. « Le volume des objets postaux s'est accru, alors que le nombre des postiers diminuait » (*Balto Sun*, 11 mai 1993). Même le patron des postes, Marvin Runyan était obligé de concéder que « notre style de management est trop autoritaire. Quelque chose que la plupart d'entre nous sait déjà » (*Associated Press*, 8 mai 1993).

Pourtant, en réponse aux résistances, les Postes ont formé dans le secret une équipe d'élite d'investigation pour dresser le profil des employés potentiellement violents en scrutant les dossiers personnels.

Cela, en dépit du fait qu'en 1993, selon un comité du Congrès (le Parlement US) qui étudiait les conditions de travail et leur relation avec l'explosion d'incidents meurtriers dans les postes, on dénombrait une accumulation de près de 53 000 plaintes d'employés des postes en attente de solution. Et si ces exemples ne sont que le reflet d'une situation latente répondant aux conditions de deux sec-

teurs les mieux organisés et historiquement mieux nantis et plus sûrs du prolétariat américain, quelles peuvent être les conditions de milliers d'autres lieux de travail où il n'y a aucune garantie ou représentation syndicale.

Ce que tout ceci suggère -et nous pensons que l'avenir des récentes grèves à Decatur (Illinois) peut aussi avoir une signification à cet égard-, c'est que le rôle des syndicats change peu à peu et que la médiation offerte par les syndicats est en train d'être -sans autre forme de procès- complètement

En 1994, le profit par véhicule chez General Motors a grimpé de 549 dollars (2 700 F), alors que les effectifs, seulement depuis 1990, sont tombés de 329 000 à 250 000. Ford et Chrysler ont accru récemment leur profit par véhicule, respectivement de 945 dollars et 1 860 dollars

un « marché » entre l'Etat, le syndicat (IG BSE) et les patrons. Cela explique le fait que les travailleurs allemands du bâtiment n'avaient pratiquement aucune expérience des grèves.

Il n'y avait aucune tradition d'action directe, de force collective, etc. Il y eut quelques occupations contre des licenciements massifs dans l'ex-RDA. Et en 1993, plus de 100 000 ouvriers du bâtiment manifestent à Bonn contre l'abolition des indemnités pour intempéries. Jusqu'à maintenant, toute lutte a été contrôlée par l'IG BSE qui ressemble à tous les autres syndicats. De plus, l'IG BSE a entériné un déclin constant des salaires réels (compte tenu de l'inflation) au cours des dernières années. Il essaie de garder le contrôle de tout conflit et non d'impulser la lutte.

En outre, le syndicat a participé à la stratégie patronale de division des ouvriers. Il a entamé une campagne contre les soit-disant « travailleurs illégaux » et a coopéré avec les flics, etc. D'autre part, on a vu apparaître de nouveaux types de lutte.

Les articles suivants sont des résumés des versions des luttes données par les journaux allemands au cours de l'été et de l'automne 94. Nous les reproduisons parce qu'ils donnent un aperçu de la situation des ouvriers du bâtiment à Berlin/Brandebourg. Gardez à l'esprit que ces journaux sont conformistes et libéraux et se soucient comme d'une guigne des intérêts des travailleurs.

1. Travailleurs d'Espagne

« Des Espagnols bloqués sans argent à Strausbery »

(*Mrkische Oderzeitung* - 1^{er} août 1994)

Des ouvriers du bâtiment à Petershagen près de Berlin, qui n'ont pas été payés pendant des semaines, déclarent que cela leur est déjà arrivé à Leipzig et Dresde.

« Des Espagnols veulent rester jusqu'à ce que leurs salaires soient payés »

(*Mriksche Oderzeitung* - 3 août 1994)

24 ouvriers du bâtiment de Malaga et Valence ont

travaillé pour Bonum Immobilien à Petershagen-Eggersdorf (près de Berlin) depuis le 14 juillet sans être payés. Le consulat espagnol de Berlin les a aidés en leur donnant 300 DM (1 000 F). Certains d'entre eux doivent déjà plus de 500 DM (1 700 F) pour leur logement. Ils sont en grève sur le chantier et demandent à rester jusqu'à ce qu'ils soient payés. Ils sont employés par une boîte d'intérim hollandaise, De Vaut, qui a loué les ouvriers à l'entreprise Wolfgang Sturrun. Ces ouvriers ont un contrat de 26 DM l'heure (80 F). Le système fonctionne comme suit : un ouvrier qualifié coûte en moyenne 65 DM (200 F). La boîte d'intérim demande 40 à 50 DM

Actions directes comme le blocage des grues (voir ci-après) par des ouvriers des pays de la Communauté Européenne - ce que nous considérons comme très positif. Mais ces luttes restèrent complètement isolées. Elles n'étaient connues que par la presse qui ne parlait que de celles impliquant des ouvriers de la Communauté européenne. Nous ne savons encore que peu de choses sur les actions des migrants de l'Europe orientale et rien du tout sur celles des ouvriers venant du reste du monde. Les luttes rapportées par les médias sont de toute façon seulement la partie émergée de l'iceberg, les conflits quotidiens n'étant jamais mentionnés.

Il est nécessaire d'aller au-delà de l'action spontanée de petites équipes des chantiers isolés. Nous devons communiquer avec les ouvriers des autres groupes linguistiques et, au moins leur dire les conditions minimum au-dessous desquelles personne ne devrait être contraint de travailler...

(140 à 170 F), paie les ouvriers 25 DM (77 F) et garde le reste. Elle ne paie aucune charge sociale, déclarant ces ouvriers comme « indépendants à leur compte ».

« Les ouvriers espagnols obtiennent finalement leurs salaires, mais moins qu'ils espéraient »

(*Mrkische Oderzeitung* - 5 août 1994)

Quelqu'un de Homebau, Livingston, une entreprise affiliée à la boîte hollandaise De Vaut, qui employait les ouvriers espagnols, leur a payé 1 500 DM (5 000 F), alors qu'ils espéraient toucher 2 500 DM (8 700 F).

Il leur fut expliqué que le client n'était pas satisfait de leur travail et qu'ils ne pouvaient obtenir plus. Cet argent leur permettait tout juste de payer les arriérés de loyer. La plupart veulent repartir en Espagne, certains veulent travailler tout près de là à Iredersdorf.

2. Ouvriers du Portugal

« Les Portugais ne gagnent que la moitié »

(*Berliner Zeitung* - 4/07/94)

L'entreprise portugaise Somec a décroché un contrat dans le centre de Berlin pour le Friedrichstadt-Passagen. 200 Portugais y travaillent 12 heures par jour, 6 jours pas semaine, bien moins payés que les ouvriers allemands avec leurs 8 heures par jour. La Somec dispose de 12 000 ouvriers portugais sur différents chantiers en Allemagne.

Au Friedrichstadt-Passagen, la Somec est un sous-traitant de Steiner Infratec. Les ouvriers portugais obtiennent 2 500 DM net par semaine (8 700 F) pour 6 jours de travail, y compris des heures supplémentaires en pagaille, les ouvriers qualifiés pouvant se faire jusqu'à 3 500 DM (12 000 F). Un ouvrier avec un passeport allemand peut obtenir jusqu'à 6 000 DM (20 000 F). Au Portugal, le revenu moyen est de 50 000 escudos (environ 1 700 F). Quelques-uns des Por-

tugais sont là depuis des années, d'autres ont auparavant travaillé en Russie, Irak, Égypte. Un ouvrier accidenté est licencié lorsqu'il reprend son travail.

« Grève de la faim victorieuse »

(*Neues Deutschland* - 17 septembre 1994)

Vingt ouvriers portugais en grève de la faim à Leipzig parce qu'ils n'ont pas été payés par leur employeur, DZK de Baz Reichenhall. DZK leur a payé 2 000 DM (7 000 F) et a promis de leur payer le reste plus tard.

Leurs conditions de vie sont très mauvaises. Trois Portugais vivent dans des conteneurs avec des fenêtres en plastique. Ils travaillent 6 jours par semaine, 15 heures par jour. DZK emploie des ouvriers portugais, britanniques et turcs, et les paie 20 DM de l'heure (70 F). Ils n'ont pas été payés depuis la mi-juillet. DZK soutient que ce n'est pas son problème, mais celui du sous-traitant portugais, responsable des paiements, lequel a fait faillite. DZK a fini par payer.

3. Ouvriers d'Italie

« Des ouvriers du bâtiment italiens bloquent une grue »

(*Tageszeitung* - 7 mai 1994)

Des ouvriers italiens ont bloqué une grue à Pankov, Berlin, pour réclamer le paiement de leurs salaires. Deux ouvriers ont menacé de sauter du haut de la grue. Des diplomates italiens ont joué les médiateurs.

4. Ouvriers britanniques et irlandais

« Des ouvriers ont bloqué les grues »

(*Der Tagesspiegel* - 10 mai 1994)

Deux grues ont été bloquées par des ouvriers anglais. Ils demandaient le paiement de leurs salaires, ce que la principale entreprise leur a garanti ; ils ont alors cessé leur action.

conflits domestiques qui se déplacent sur le lieu de travail. Les ouvrières femmes sont particulièrement les cibles de maris ou d'amants, sans commune mesure avec leur proportion sur le lieu de travail.

MAIS si ces deux premières catégories ont finalement une base sociale et ne sont pas purement des actes individuels de désespoir ou pathologiques, c'est dans une troisième catégorie que l'on peut retrouver plus clairement les connexions sociales. Ces actes de violence peuvent être directement ou indirectement rattachés à l'augmentation des techniques de « gestion par la pression », et il n'est pas surprenant que ce soit dans cette dernière catégorie que les « psychologues industriels » tentent de « psychiatriser » et de mystifier en essayant de bâtir des batteries de tests ou autres méthodes de contrôle permettant d'identifier les travailleurs potentiellement violents.

Le Dr Michael Mantell, un des plus connus parmi les experts de la violence au travail, réassurait les participants crédules d'un séminaire de managers sur la violence en déclarant : « Je rejette complètement l'idée d'employeurs guidés par la violence » (cité par la *New Republic*, 10 janvier 1994). Une affirmation contredite par le témoignage d'une participante qui, un peu auparavant, racontait que son employeur avait frappé plus de 100 employés un peu avant Noël et que, craignant le pire, il avait renforcé le lendemain le personnel de sécurité. Comme le commentait *The New Republic* : « Il était clairement persuadé que quelqu'un pouvait revenir le lendemain avec une arme et lui rendre la monnaie de sa pièce. »

TOUS les observateurs ne sont pas aussi myopes que le Dr Mantell : « Quand les employés sont traités comme des marchandises jetables, l'entreprise perd toute autorité morale », déclare le président de Crisis Ma-

nagement International, qui était aussi cité dans un article de *Time* sur la violence au travail, le 25 avril 1994.

L'article ajoutait : « Les gens se révoltent sérieusement quand ils n'ont pas d'augmentations, quand on licencie, quand le directeur s'envoie un bonus de 500 000 dollars (2 500 000 F). Cette disparité croissante porte des conséquences ».

Comme Ira Lipman, président d'une firme de sécurité, Guardworks Inc., le déclarait plus nettement : « Nous avons une guerre entre ceux qui ont et ceux qui n'ont pas. Ceux qui n'ont pas vraisemblablement ne descendront pas dans la rue. Mais le lieu de travail est devenu le champ de bataille ad hoc » (*Newsweek*, 19 juillet 1993).

Ce n'est pas par hasard si les postes et les usines d'automobiles connaissent les taux les plus élevés du pays de la violence au travail. Au cours des dix dernières années, le management dans ces branches a imposé des conditions de travail particulièrement brutales et traumatisantes avec la collaboration active ou passive des syndicats.

PRENONS l'exemple de l'industrie automobile. La moyenne des heures supplémentaires « normales » dans cette industrie est passée de 5,5 heures en 1985 à près de 8 heures en 1994. Et ces chiffres sont seulement une moyenne. Dans quelques usines, les heures supplémentaires sont souvent supérieures à 17 heures par semaine ou même plus. Cette situation a récemment été à l'origine de courtes grèves dans les usines sous-traitantes de l'automobile où les ouvriers épuisés ont revendiqué – et obtenu – une réduction des heures supplémentaires en contraignant les firmes en question à embaucher. Comme le déclarait le président de la section locale de UAW. (syndicat ouvrier de l'automobile) à l'usine General Motors de Livouin (Michigan) : « La tension et le stress sont tout simplement horrible... » (*New York Times*, 24 septembre 1994).

Tendu et horrible – pas sans cause –. A cette

pignons après la pluie ne sont que la partie émergée de l'iceberg.

Clairement, cette violence est toute nouvelle, même si on la juge d'après les standards de violence dans une société de plus en plus violente. Juste quelques exemples :

- 27 janvier 1993 : à Tampa (Floride), un inspecteur d'assurance licencié retourne dans les bureaux, ouvre le feu, tuant trois cadres supérieurs, en blessant deux autres ;

- début février 1993 : un agent des lignes d'une compagnie de téléphones à Chicago ouvre le feu et blesse le directeur de l'usine qui voulait le contraindre à un contrôle de drogue. Il tue ensuite le délégué syndical qui essayait de le désarmer ;

- 3 novembre 1994 : Aubrey Wainwright, un menuisier employé par le Comté de Baltimore, met le feu à son atelier, puis se suicide. Le management essaie de blâmer son geste en évoquant des « problèmes émotionnels » et « l'alcoolisme », mais ses collègues pensent différemment, incriminant une « atmosphère de tension, de harcèlement et d'intimidation » qui prévalait dans cet atelier, mettant en cause un contremaître qui

« punissait » pour des riens— par exemple un régleur qui avait reçu un avertissement pour accueillir chaque matin ses collègues par un retentissant « Good Morning » ;

- 10 septembre 1994 : un ouvrier de l'usine Ford de Dearborn (Michigan) tire dans un meeting syndical, tuant deux contremaîtres et blessant deux ouvriers ;

- 9 décembre 1994 : à l'usine Chrysler de Sterling Heights (Michigan), un ouvrier de l'automobile, mécontent du poste qu'on lui assignait, tue le contremaître ;

- 8 janvier 1995 : un ouvrier de Ford, à Plymouth Township (Michigan), tire sur sa femme et tue son amant avant de suicider.

Tous ces exemples montrent que les types de violence qui explosent maintenant aux Etats-Unis dans le travail visent des buts différents et naissent de différentes formes de pression sociale.

Par exemple, beaucoup de cas d'homicides se rattachent directement à des tentatives de vol ordinaire. L'expansion continue des services ouverts 24 heures sur 24 (comme les boutiques Seven-Eleven) fait que ceux qui y travaillent

sont particulièrement vulnérables aux attaques armées et souvent victimes. Dans cette catégorie rentrent beaucoup de travailleurs de boutiques de détail et services divers qui, entre 1980 et 1989, ont eu 1 275 morts et 2 700 blessés (*AFL-CIO News*, 17 décembre 1994). Une autre catégorie significative est dans les actes de violence dans les

Les « psychologues industriels » tentent de bâtir des batteries de tests ou autres méthodes de contrôle permettant d'identifier les travailleurs potentiellement violents



« Des milliers d'ouvriers du bâtiment anglais et irlandais à Berlin. Des agences d'intérim interlopes remplissent leurs poches »

(*Berliner Zeitung* - 28 juin 1994)

Il y a plus de 6 000 Britanniques et Irlandais dans le bâtiment à Berlin. La plupart embauchés par des agences hollandaises. Des ouvriers n'ont pas été payés.

On doit 6 000 DM (20 000 F) à un des ouvriers. Son patron, sous-traitant, a disparu avec 100 000 DM (350 000 F) en espèces destinés au paiement des salaires et les permis de travail. Les ouvriers britanniques et irlandais sont venus là parce que les salaires sont meilleurs. Mais ils doivent travailler 60-70 heures par semaine. Beaucoup n'ont pas de permis de travail ou sont à leur compte, sous l'autorité de sous-traitants ou d'autres indépendants qui s'assoient sur les lois allemandes du travail. Les agences d'intérim se font de l'argent en puisant des deux côtés, dans la poche des patrons qui utilisent les ouvriers, et dans celle des ouvriers qui versent des « commissions » proportionnelles à leur salaire. La plupart de ces agences œuvrent en toute illégalité et/ou ne paient pas les salaires. Bien des ouvriers sont lâchés sans argent et essaient de survivre comme ils le peuvent. Les uns travaillent sans permis. Beaucoup vivent dans leur voiture ou dans les « hôtels à cafards » pour 100 DM ou plus (350 F) par semaine. Chaque mois, cent à deux cents d'entre eux se pointent au consulat britannique sans argent pour un billet de retour en Grande-Bretagne ou en Irlande.

« De plus en plus d'ouvriers britanniques travaillent en toute illégalité sur les chantiers de construction allemands »

(*Frankfurter Rundschau* - 10 août 1994)

Les agences hollandaises louent illégalement des ouvriers britanniques à des entreprises allemandes. Environ cinquante mille à soixante mille ouvriers britanniques travaillent en Allemagne. Les entreprises allemandes paient aux agences 45 DM (150 F) au lieu de 65 DM (200 F)

pour les ouvriers allemands. L'agence en garde la moitié et verse de 20 à 25 DM (70 à 85 F) aux ouvriers. Les autorités allemandes envisagent des contrôles sur les chantiers pour enrayer le travail illégal.

« Les campeurs ouvriers immigrés »

(*Tageszeitung* - 13 août 1994)

Deux cents immigrés irlandais campent avec leur famille dans 75 caravanes dans un parking de Zelheudorf, au sud de Berlin. Ils travaillent sur les chantiers de construction de Berlin et du Brandebourg. Les autorités locales veulent le départ de ceux qu'ils dénomment « squatters illégaux ». Les ouvriers immigrés demandent le minimum de facilités sanitaires en offrant de payer pour, ce que refusent les autorités qui cherchent leur expulsion. Elles leur ont lancé un ultimatum, car elles veulent récupérer le terrain pour le vendre à une société qui veut y construire un motel. Les campeurs ont fini par décamper.

5. Ouvriers allemands

« Des semaines sans salaire : la grue bloquée »

(*Berliner Zeitung* - 14 juin 1994)

L'entreprise Pape n'a pas versé un centime à ses ouvriers depuis des semaines. Ceux-ci ont grimpé sur la grue au chantier de Marzhan (Berlin) et distribué des tracts pour exiger le paiement de leurs salaires.

« Des ouvriers du bâtiment protestent »

(*Berliner Zeitung* - 5 septembre 1994)

Le syndicat des ouvriers du bâtiment (IGBSE) menace de lancer une grève si l'indemnité pour intempéries est supprimée. Manifestations et rallies se sont déroulés dans trois cents villes. La mesure doit prendre effet au 1^{er} janvier 1996.

La manifestation de Berlin réunit 1 700 ouvriers. Le dirigeant syndical Kbelte demanda qu'aux prochaines élections les ouvriers votent pour les candidats optant pour le maintien de ces primes.

6. Ouvriers de l'Est européen

« Journaliers de l'Est Européen »

(*Berliner Zeitung* - 28 août 1994)

Article sur les journaliers dans les grandes villes allemandes. La plupart sont Polonais et, ces derniers mois, venus de l'ex-URSS et de Roumanie. La plupart entrent comme touristes. Ils attendent au coin des rues jusqu'à ce qu'une entreprise ou un particulier les embauche. Ils gagnent 7 à 15 DM de l'heure (de 25 à 50 F). Ils peuvent se faire ainsi 1 000 DM par mois (3 500 F), beaucoup plus que ce qu'ils pourraient gagner dans leur pays.

7. Informations générales

« Boom sur le travail illégal dans le bâtiment » (*Neues Deutschland* - 8 juin 1994)

Le vice-président du syndicat du bâtiment (GIBSE) estime à 500 000 les ouvriers illégaux dans le bâtiment. Sur 300 000 entreprises contrôlées l'an passé, 24 % des ouvriers étaient illégaux.

« Conflits sur les chantiers de Berlin »

(*Tageszeitung* - 27 juillet 1994)

Les ouvriers du bâtiment non qualifiés doivent être payés 16,50 DM (58 F) l'heure, selon le contrat collectif liant les employeurs et le syndicat pour les ouvriers de l'Est, ceux de l'Ouest devant gagner 19,50 DM (68 F). Les Portugais, Espagnols et Italiens du Sud de leur pays gagnent entre 6 et 10 DM (21 et 34 F). Les ouvriers britanniques 15 DM (50 F), mais les Russes, Polonais et Ukrainiens 5 DM (17 F). Les boîtes d'intérim donnent aux Allemands 35 F.

Il y a des conflits sur les chantiers dus à la pression des cadences de travail et du taux élevé d'accidents en résultant. Une autre source de conflits touche les niveaux différents de salaires. Les patrons obligent les ouvriers ayant des

passes allemands à accepter des salaires plus bas ou de se voir remplacer par des immigrés.

« Boom, mais pas de nouveaux emplois »

(*Berliner Zeitung* - 10 septembre 1994)

Dans le bâtiment, on trouve différentes conditions d'emploi :

1) Il existe des contrats légaux entre les autorités allemandes et des entreprises de l'Europe de l'Est, mais le nombre d'ouvriers en bénéficiant a chuté de 70 000 il y a deux ans à 35 000 l'an passé.

2) Beaucoup d'ouvriers sont employés illégalement sur les plus grands chantiers, pour quelques heures ou quelques jours. Ils gagnent entre 5 et 6 DM de l'heure (17 et 21 F).

3) Des ouvriers des autres pays de la Communauté Européenne sont le plus souvent « à leur compte », recrutés par des officines néerlandaises. L'ouvrier étranger est moins payé, contraint de travailler de longues heures et d'enfreindre les règles allemandes de sécurité. Bien que le bâtiment soit en plein boom à Berlin-Brandebourg et que les entreprises du bâtiment connaissent un turn over important, le chômage dans ce secteur s'accroît toujours.

« La situation des ouvriers du bâtiment en Allemagne »

(*Leipziger Volkszeitung* - 17 septembre 1994)

Quiconque est embauché en tant qu'ouvrier étranger par une agence ou directement par une entreprise, son salaire moyen est entre 5 et 10 DM (17 et 34 F). C'est le commerce moderne des esclaves. Environ 500 000 ouvriers étrangers du bâtiment sont en Allemagne en regard de 1 400 000 ouvriers allemands de cette branche. Leurs salaires sont plus élevés que dans leur pays, mais ils sont durement exploités et les grandes entreprises en retirent tout le profit.

De nouvelles règles de la Communauté Européenne devraient garantir à chacun salaires et conditions accordés à tous dans le pays où ils travaillent. Cela changerait peut-être la situation, mais la loi est souvent bien loin de la réalité. ■

ETATS-UNIS

LA VIOLENCE AU TRAVAIL : LE REVOLVER ET LA CARABINE COMME SHOP-STEWARDS *

La violence sur les lieux du travail a été seconde pour les causes de mort violente en 1992 et 1993. Les incidents violents délictueux dans les entreprises se multiplient. Nombre d'entre eux peuvent être rattachés à l'accentuation des techniques de gestion « par la pression »

ALORS que le nombre de grèves officielles ne cesse de diminuer et que les quelques grèves importantes qui éclatent deviennent de plus en plus dures et perdues d'avance (tout au moins par les moyens traditionnels), d'autres indicateurs sociaux suggèrent que tout n'est pas parfait sur les lieux de travail.

Comme nous l'avons déjà noté auparavant, la violence dans le boulot a grimpé à un tel point que chaque mois, trois dirigeants sont tués par leurs employés, 100 % de plus qu'il y a dix ans (*Saint-Louis Post*, 15 juillet 1994). Une étude de l'Institut national pour la sécurité dans le travail souligne ce point lorsqu'il déclare : « Les employeurs sont de plus en plus la cible de travailleurs licenciés ou mécontents » (*New York Times*, 25 avril 1994). Une firme de Boston œuvrant dans la sécurité, citée par *Newsweek* (19 juillet 1993) relève qu'elle a traité huit fois plus de dossiers que l'année précédente concernant des cadres inquiets d'être l'objet de la vindicte de travailleurs.

A une plus large échelle, selon le Bureau des statistiques du travail, la violence sur les lieux du travail arrivait seconde pour les causes de mort violente en 1992 et 1993 avec 1 062 assauts mortels rien que pour cette dernière année (cité

par *AFL-CIO News*, 12 décembre 1994). Un département du ministère de la justice, en juillet 1994, relevait près d'un million d'incidents violents délictueux sur les lieux de travail.

En fait, cette violence sur les lieux de travail est devenue un problème majeur, tel qu'il a donné naissance à toute une nouvelle sous-section de l'industrie du management, dans des conférences spéciales sur le point de savoir comment la prévenir ou plus exactement comment déceler les travailleurs potentiellement violents dans votre entreprise.

SANS doute, une part de ce nouvel intérêt pour la violence au travail fait partie de la tentative des professionnels du management de créer de nouveaux terrains à explorer pour se faire du fric. Un bon exemple en est donné par l'Employee Assistance Program de Carroll County, dans le Maryland, dont un « expert » expliquait, au cours d'un repas de « travail » avec des autorités locales que « bavarder au bureau » et « refuser de coopérer avec le contremaître » étaient des « actes de violence » (*Baltimore Sun*, 10 décembre 1993).

De tels séminaires poussant comme des cham-

(Traduit de *Collective Action Notes* n° 5 - été 1995)